

# THÉATRE CHOISI

DE

# MARIVAUX

# THÉATRE CHOISI

DE

# MARIVAUX

PUBLIÉ EN DEUX VOLUMES

PAR

F. DE MARESCOT ET D. JOUAUST

AVEC UNE

PRÉFACE PAR F. SARCEY

---

TOME SECOND




PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

---

M DCCC LXXXI

# LE LEGS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

## ACTEURS.

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, suivante de la Comtesse.

LÉPINE, valet de chambre du Marquis.



# LE LEGS

## SCENE PREMIERE.

### LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LA démarche que vous allez faire auprès du Marquis m'allarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser ou de m'en donner deux cent mille : cela est à son choix; mais le Marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la Comtesse; d'ailleurs, il est déja assez riche par lui-même : voilà encore une succession de six cent mille francs

qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas ; et vous croyez que, plûtôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi ? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le hait pas ?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, et je n'en suis pas surprise. Du caractére dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût. La Comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le Marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire ; et voilà ce qu'il faut à la Comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît : c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable. D'ailleurs, le Marquis est d'un âge qui lui convient ; elle n'est plus de cette grande jeunesse : il a trente-cinq ou quarante ans, et je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'évenement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs qu'il faudra qu'on vous donne si l'on ne vous

épouse pas; et puis, quand le Marquis et la Comtesse s'aimeroient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh! moyennant l'embarras où je vais jetter le Marquis, il faudra bien qu'il parle; et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le tems que nous sommes à cette campagne, chez la Comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient si je n'épouse point le Marquis.

LE CHEVALIER.

Mais s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh! non! vous dis-je. Laissez-moi faire. Je croi qu'il espere que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins : je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la Comtesse et le Marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sai qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres; je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

## SCENE II.

### LISETTE, LÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Lisette; approchez.

LISETTE.

Que souhaittez-vous de nous, Madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au Marquis, et vous à la Comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, Madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez; je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serois volontiers de l'avis de Made-

moiselle; mais je prens. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétens vous engager en rien, et voici de quoi il est question. Le Marquis, votre maître, vous estime, Lépine?

LÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, Madame; il me connoît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

Oui, Madame, de toutes ses pensées, incontinent j'en ai copie; il n'en sait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la Comtesse?

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, Madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine, je me figure que le Marquis aime la Comtesse. Me trompai-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien; mais patience : nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Eh ! soupçonnez-vous qu'il l'aime ?

LÉPINE.

De soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la Comtesse ?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, Madame.

LÉPINE.

Je différe avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas : du caractére dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comtesse ? Et vous, Lisette, disposer la Comtesse à se l'entendre dire ? Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve, elle est tranquille; son état est heureux; ce seroit dommage de l'en tirer : je prie le Ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot : rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le Marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très-bon; il a ses peines : chaque état a les siennes; quelquefois le mien me pése. Le tout est égal. Oui, je vous servirai, Madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal. On s'épouse de tout tems, on s'épousera toujours; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins, Mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espere que vous penserez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu, Lisette; vous ferez ce qu'il vous plaira. Je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

## SCENE III.

### LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, Mademoiselle; retardez d'un moment. Je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé vos graces; je ne connoissois pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant: c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien ! elle se figuroit mal.

LÉPINE.

Attendez, voici l'accident : son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis ! oh ! très-jolie !

LISETTE.

Ma foi, monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh ! très-galant. Mais l'ennui me prend dès qu'on me loue. Abrégeons : est-ce là tout ?

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui dà ! Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc ! Est-ce là ce Lépine que vous connoissiez ? N'y voyez-vous rien de nouveau ? Que vous dit le cœur ?

LISETTE.

Pas le mot ; il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant; mais nous y retournerons : c'est partie à remettre. Écoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la Comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais avanturer la déclaration, et, des déclarations, la Comtesse les épouvante : femme qui néglige les complimens, qui vous parle entre l'aigre et le doux, et dont l'entretien a je ne sai quoi de sec, de froid, de purement raisonnable. Le moyen que l'amour puisse être mis en avant avec cette femme ! Il ne sera jamais à propos de lui dire : « Je vous aime », à moins qu'on ne lui dise à propos de rien. Cette matiere, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant; moi, je prétens qu'elle a pris

goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il ? Qu'ils s'aimeront bonnement, en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en sera-t-il ?Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc ! Parlez : êtes-vous d'accord ?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît ?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais considerez l'occurrence : je vous prédis que nos maîtres se marieront : que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point : je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle, et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit interêt qu'elle se marie. Ma condition n'en seroit pas si bonne, entendez-vous ? Il n'y a pas d'apparence que la Comtesse y gagne, et moi j'y perdrois beaucoup.

J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent et ne me valent rien. Ainsi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir; laissez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, *froidement.*

Je les ai vûes, Mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de reméde que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe. (*Elle veut s'en aller.*)

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez, moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient; il faut qu'ils s'épousent, selon moi : je le prétens.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade !

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque ? Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis ! Je le prétens.

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis !

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître, qui nous arrive.

## SCENE IV.

### LE MARQUIS, LÉPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah ! vous voici, Lisette ! Je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez ? J'avois pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis ?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon ? Vous me faites plaisir, Lisette. Je fais beaucoup de cas de vous aussi ; vous me pa-

roissez une très-bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-temps que je le sai, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras: le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'un autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse; et, comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, et je ne saurois plus que lui dire : de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines. (*Montrant Lépine.*) Et, si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement, et sans regarder Lisette.*

De rechef, recueillez-vous là-dessus, Mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tampis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas. Du récit de Mademoiselle, n'en tenez compte; elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette. Ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

## SCENE V.

### LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

N'exigez rien : ne gênons point Mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne. Je vous chéris ni plus ni moins; gardez-moi votre cœur : c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine. Vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

## SCENE VI.

### LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je croi que cet amour-ci ne la divertira gueres. Gare que le Marquis ne soit bientôt congédié!

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette, dites qu'on porte cette lettre à la poste. En voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! Que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se marient!

LISETTE, *riant.*

Bon! votre procès! une affaire de mille francs! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous! Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous

auroit fait une confidence. En tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à une chose : le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre, dont il a peut-être besoin, et je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste : on le porteroit avec le mien. Où est-il, le Marquis? L'as-tu vû ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeste! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure! Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous et que vous avez enflammé de passion...

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris : votre conquête est dans le château. Vous l'appellez benêt; moi, je vais

le flatter : c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air de bon homme. Y êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à celui-ci ?

LISETTE.

Eh ! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous ?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon homme ? Dis donc un air franc et ouvert, à la bonne heure : il sera reconnoissable.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je vous le rens comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal : en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour ?

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit ; rien que cela. N'en riez-vous pas ? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y à qu'à vous en défaire tout doucement.

La Comtesse.

Hélas ! je ne lui en veux point de mal. C'est un fort honnête homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités ; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi ? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime : il en a beaucoup pour moi, beaucoup ; il me l'a marquée en mille occasions d'une maniere fort obligeante.

Lisette.

Non, Madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas ; il en a prononcé le mot sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la flamme... Il languit, il soupire.

La Comtesse.

Est-il possible ? Sur ce pied-là, je le plains, car ce n'est pas un étourdi : il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit ; et ce n'est pas de ces gens-là dont je me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas ?

Lisette.

Oh ! ne craignez rien ; j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance. N'ai-je pas bien fait ?

La Comtesse.

Mais oui, sans doute, oui, pourvû que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant. Il falloit y prendre garde : c'est un ami que je veux conserver. Et vous

avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette; il valoit mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout. Il vouloit que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler, que je me brouillerois avec vous si je vous en parlois, que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien? Quelle grossiereté! Ah! que c'est mal parler! Son congé? Et même est-ce que je vous aurois donné le vôtre? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considere le plus et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il étoit si simple de vous tenir à lui dire : « Monsieur, je ne saurois; ce ne sont pas là mes affaires. Parlez-en vous-même. » Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour racommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! son congé! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh non, Madame; il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'ai-

miez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop; et vous en voilà quitte. Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Évitez-le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter, lui qui me voit! Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum! il y a ici quelque chose. (*Haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous. Cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échaperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non. Partez. S'il me parle, je sai répondre.

LISETTE.

Je suis à vous dans l'instant; je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

LA COMTESSE.

Non, Lisette : c'est une lettre de conséquence, et vous me ferez plaisir de la porter vous-même, parce que, si le courier est passé, vous me la ra-

porterez, et je l'enverrai par une autre voie. Je ne me fie point aux valets : ils ne sont point exacts.

LISETTE.

Le courier ne passe que dans deux heures, Madame.

LA COMTESSE.

Et allez, vous dis-je. Que sait-on?

LISETTE, *à part.*

Quel prétexte! (*Haut.*) Cette femme-là ne va pas droit avec moi.

## SCENE VII.

LA COMTESSE, *seule.*

Elle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables; il n'y a pas jusqu'à leur zéle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

## SCENE VIII.

### LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE

Madame, monsieur le Marquis vous a vû de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de

mal qu'il approche; il a le desir de vous consulter, mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui importun! Il ne sauroit l'être. Dites-lui que je l'attens, Lépine; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute.

## SCENE IX.

### LÉPINE, LE MARQUIS.

LÉPINE, *appellant le Marquis.*

Monsieur, venez prendre audience. Madame l'accorde.

(*Quand le Marquis est venu, il lui dit à part :*) Courage, Monsieur! l'accueil est gracieux, presque tendre : c'est un cœur qui demande qu'on le prenne.

## SCENE X.

### LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis?... Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté... C'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paroissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseil, j'ai besoin de graces, et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

O bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je veux? Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point. Vous pouvez tout sur moi, Marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis, car vous êtes si réservé, si retenu...

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Je fais de mon mieux pour vous l'ôter, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui, et je me suis apperçûe que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise : son caractére est si différent du vôtre! Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes. Elle songe trop à ses graces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens, et moi, ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne, elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela par tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaisez sans y penser. Ce n'est pas votre faute : vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis, je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh! qui sont-ils, Marquis? Quelques amis comme vous, sans doute.

LE MARQUIS.

Bon, des amis! Voilà bien de quoi! Vous n'en aurez encore de long-temps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je ne passe jamais, moi; je dis toujours exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment! vous qui ne voulez pas que j'aye encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez; mais, quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

O charmante! Et je serois bien heureux si Hortense vous ressembloit. Je l'épouserois d'un grand cœur, et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le croi, et ce seroit encore pis si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui? Vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en soûriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Et vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non, mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle : c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon : il n'y a personne comme elle; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, Marquis, épousez-la, et laissez là Hortense. Il n'y a point à hésiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui, mais je songe à une chose... N'y auroit-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah! que c'est bien dit! une autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cens mille francs?

LE MARQUIS.

C'est que Hortense aime le Chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent?

LA COMTESSE.

Oh! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser. Elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien. Son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque : elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera; je n'en sai rien : vous n'êtes pas homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez; vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Je vous encourage ! Eh ! mais en êtes-vous encore là ? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, qu'il n'y a que l'impossible qui m'arrêtera, et que vous devez compter sur tout ce qui dépendra de moi. Ne perdez point cela dc vûe, étrange homme que vous êtes, et achevez hardiment. Vous voulez des conseils, je vous en donne. Quand nous en serons à l'article des graces, il n'y aura qu'à parler : elles ne feront pas plus de difficulté que le reste, entendez-vous ? Et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'esperance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot ?

LE MARQUIS.

J'espere que non. En tout cas, je lui payerois sa somme, pourvû qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! elle seroit donc bien difficile ? Mais, Marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment ; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin; et, toute amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Eh! cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée : que craignez-vous? Il est louable de penser modestement sur soi; mais, avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, Marquis, parlez : tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien et de mépriser l'amour!

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! Cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans, tels qu'ils sont la plûpart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête, de fort permis et de fort involontaire. C'est le plus doux sentiment de la vie : comment le haïrois-je? Non, certes, et il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer s'il me l'avouoit

avec cette simplicité de caractere que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace : voilà ce que je pense. Je ne suis pas une ame sauvage.

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

LA COMTESSE, *à part.*

Il est bien question de ma santé! (*Haut.*) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même l'œil le plus vif, le teint le plus frais!

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh! si c'étoit vous, il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment! si c'étoit moi? Est-ce de moi dont il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout.

LA COMTESSE.

Eh! de quoi vous avisez-vous donc de m'entretenir de mon teint, de ma santé? Qui est-ce qui ne s'y tromperoit pas?

LE MARQUIS.

Ce n'est que façon de parler. Je dis seulement qu'il est fâcheux que vous ne vouliez ni aimer, ni vous remarier, et que j'en suis mortifié, parce que je ne vois pas de femme qui puisse convenir autant que vous. Mais je ne vous en dis mot, de peur de vous déplaire.

LA COMTESSE.

Mais, encore une fois, vous me parlez d'amour. Je ne me trompe pas, c'est moi que vous aimez : vous me le dites en termes exprès.

LE MARQUIS.

Hé bien, oui. Quand ce seroit vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne diroit-on pas que tout est perdu? Calmez-vous. Prenez que je n'aye rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur. Eh! tout-à-l'heure, à votre avis, on avoit si bonne grace à dire naïvement qu'on aime! Voyez comme cela réussit! Me voilà bien avancé!

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

A personne, Madame. Je ne dirai plus mot. Êtes-vous contente? Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original! (*Haut.*) Eh! qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah! la maniere dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage. Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur. Au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point : qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, Comtesse; n'en soyons pas moins bons amis, et du

moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense. (*Il s'en va.*)

LA COMTESSE.

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuïra pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

## SCENE XI.

### HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrêtant le Marquis prêt à sortir.*

Monsieur le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas; nous avons à nous parler, et Madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit?

LE MARQUIS.

Non, je ne sai pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez! Je me flattois que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-

vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouse. Cela est vrai.

HORTENSE.

Hé bien, Monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival : c'est le Chevalier, qui est parent de Madame, que je ne vous préfere pas, mais que je préfere à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux si vous ne devenez pas le mien. C'est ce que je lui ai dit jusqu'ici, et, comme il m'assûre avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pû lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédirai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace... Je la prens, Mademoiselle.

HORTENSE.

Est-ce votre cœur qui me choisit, monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas assez aimable pour cela ?

HORTENSE.

Et vous m'aimez ?

LE MARQUIS.

Qui est-ce qui dit le contraire ? Tout-à-l'heure j'en parlois à Madame.

LA COMTESSE.

Il est vrai, c'étoit de vous dont il m'entretenoit ; il songeoit à vous proposer ce mariage.

HORTENSE.

Et vous disoit-il aussi qu'il m'aimoit ?

LA COMTESSE.

Il me semble qu'oui ; du moins me parloit-il de penchant.

HORTENSE.

D'où vient donc, monsieur le Marquis, me l'avez-vous laissé ignorer depuis six semaines ? Quand on aime, on en donne quelques marques ; et, dans le cas où nous sommes, vous aviez droit de vous déclarer.

LE MARQUIS.

J'en conviens ; mais le temps se passe : on est distrait, on ne sait pas si les gens sont de votre avis.

HORTENSE.

Vous êtes bien modeste. Voilà qui est donc arrêté, et je vais l'annoncer au Chevalier, qui entre.

## SCENE XII.

### LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE, *allant au-devant du Chevalier pour lui dire un mot à part.*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grace. Ce n'est qu'une ruse : ne vous effrayez pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Vous m'inquiétez. (*Haut.*) Eh bien, Madame, il ne me reste plus d'espérance, sans doute? Je n'ai pas dû m'attendre que monsieur le Marquis pût consentir à vous perdre.

HORTENSE.

Oui, Chevalier, je l'épouse; la chose est conclue, et le Ciel vous destine à une autre qu'à moi. Le Marquis m'aimoit en secret, et c'étoit, dit-il, par distraction qu'il ne me le déclaroit pas... par distraction.

LE CHEVALIER.

J'entens, il avoit oublié de vous le dire.

HORTENSE.

Oui, c'est cela même; mais il vient de me l'avouer, et il l'avoit confié à Madame.

LE CHEVALIER.

Eh! que ne m'avertissiez-vous, Comtesse? J'ai crû quelquefois qu'il vous aimoit vous-même.

LA COMTESSE.

Quelle imagination! A propos de quoi me citer ici?

HORTENSE.

Il y a eu des instans où je le soupçonnois aussi.

LA COMTESSE.

Encore! Où est donc la plaisanterie, Hortense?

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne dis mot.

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez, Marquis.

LE MARQUIS.

J'en suis fâché; mais mettez-vous à ma place: il y a un testament, vous le savez bien, je ne peux pas faire autrement.

LE CHEVALIER.

Sans le testament, vous n'aimeriez peut-être pas autant que moi.

LE MARQUIS.

Oh! vous me pardonnerez, je n'aime que trop.

HORTENSE.

Je tâcherai de le mériter, Monsieur. (*A part, au Chevalier.*) Demandez qu'on presse notre mariage.

LE CHEVALIER, *à part, à Hortense.*

N'est-ce pas trop risquer? (*Haut.*) Dans l'état où je suis, Marquis, achevez de me prouver que mon malheur est sans reméde.

LE MARQUIS.

La preuve s'en verra quand je l'épouserai. Je ne peux pas l'épouser tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER, *d'un air inquiet.*

Vous avez raison. (*A part, à Hortense.*) Il vous épousera.

HORTENSE, *à part.*

Vous gâtez tout. (*Au Marquis.*) J'entens bien ce que le Chevalier veut dire : c'est qu'il espere toujours que nous ne nous marierons pas, monsieur le Marquis. N'est-ce pas, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je n'espere plus rien.

HORTENSE.

Vous m'excuserez, je le vois bien. Vous n'êtes pas convaincu, vous ne l'êtes pas; et, comme il faut, m'avez-vous dit, que vous alliez demain à Paris pour y prendre des mesures nécessaires en cette occasion-ci, vous voudriez, avant que de partir, savoir bien précisément s'il ne nous reste

plus d'espoir. Voilà ce que c'est : vous avez besoin d'une entiere certitude. (*A part, au Chevalier.*) Dites qu'oui.

LE CHEVALIER.

Mais oui.

HORTENSE.

Monsieur le Marquis, nous ne sommes qu'à une lieue de Paris, il est de bonne heure : envoyez Lépine chercher un notaire, et passons notre contrat aujourd'hui, pour donner au Chevalier la triste conviction qu'il demande.

LA COMTESSE.

Mais il me paroît que vous lui faites accroire qu'il la demande; je suis persuadée qu'il ne s'en soucie pas.

HORTENSE, *à part, au Chevalier.*

Soutenez donc.

LE CHEVALIER.

Oui, Comtesse, un notaire me feroit plaisir.

LA COMTESSE.

Voilà un sentiment bien bisarre.

HORTENSE.

Point du tout. Ses affaires exigent qu'il sache à quoi s'en tenir; il n'y a rien de si simple, et il a raison : il n'osoit le dire, et je le dis pour lui. Allez-vous envoyer Lépine, monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Comme il vous plaira. Mais qui est-ce qui songeoit à avoir un notaire aujourd'hui?

HORTENSE, *au Chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous en prie, Marquis.

LA COMTESSE.

Oh! vous aurez la bonté d'attendre à demain, monsieur le Chevalier. Vous n'êtes pas si pressé; votre fantaisie n'est pas d'une espéce à mériter qu'on se gêne tant pour elle : ce seroit ce soir ici un embarras qui nous dérangeroit. J'ai quelques affaires; demain il sera temps.

HORTENSE, *à part, au Chevalier.*

Pressez.

LE CHEVALIER.

Eh! Comtesse, de grace!

LA COMTESSE.

De grace! L'hétéroclite priere! Il est donc bien ragoûtant de voir sa maîtresse mariée à son rival? Comme Monsieur voudra, au reste.

LE MARQUIS.

Il seroit impoli de gêner Madame. Au surplus, je m'en raporte à elle, demain seroit bon.

HORTENSE.

Dès qu'elle y consent, il n'y a qu'à envoyer Lépine.

## SCENE XIII.

### LA COMTESSE, HORTENSE, LE MARQUIS, LISETTE.

HORTENSE.

Voici Lisette qui entre; je vais lui dire de nous l'aller chercher... Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre monsieur le Marquis et moi; il veut tout-à-l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris. Ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir : je le vois sur la terrasse. (*Elle appelle.*) Monsieur de Lépine?

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte!

## SCENE XIV.

### LÉPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval! Il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le Marquis.

LÉPINE, *au Marquis*.

Le notaire! Ce qu'elle conte est-il vrai? Monsieur, nous avons la partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le liévre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre : je le compte pour mort. Ne savez-vous pas? La fiévre le travailloit quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus, il en avoit le transport au cerveau.

LE MARQUIS.

Vraiment, oui. A propos, il étoit très-malade.

LÉPINE.

agonisoit, sandis!...

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire, car, si celui de Monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il étoit le sien.

LISETTE, *indifféremment, d'un air modeste.*

Il me semble qu'il n'y a pas long-temps que vous lui avez écrit, Madame.

LA COMTESSE.

La belle conséquence! Ma lettre a-t-elle empêché qu'il ne mourût? Il est certain que je lui ai écrit, mais aussi ne m'a-t-il point fait de réponse.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je commence à me rassûrer.

HORTENSE, *lui soûriant à part.*

Il y a plus d'un notaire à Paris. Lépine verra s'il se porte mieux. Depuis six semaines que nous sommes ici, il a eu le temps de revenir en bonne santé. Allez lui écrire un mot, monsieur le Marquis, et priez-le, s'il ne peut venir, d'en indiquer un autre. Lépine ira se préparer pendant que vous écrirez.

LÉPINE.

Non, Madame; si je monte à cheval, c'est au-

tant de resté par les chemins. Je parlois de la partie de chasse, mais voici que je me sens mal, extrêmement mal : d'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier ni notaire.

LISETTE, *en soûriant négligemment.*

Est-ce que vous êtes mort aussi?

LÉPINE, *feignant de la douleur.*

Non, Mademoiselle; mais je vis souffrant, et je ne pourrois fournir la course. Ah! sans le respect de la compagnie, je ferois des cris perçans. Je me brisai hier d'une chûte sur l'escalier, je roulai tout un étage, et je commençois d'en entamer un autre quand on me retint sur le penchant. Jugez de la douleur; je la sens qui m'envelope.

LE CHEVALIER.

Eh bien! tu n'as qu'à prendre ma chaise. Dites-lui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Ce garçon qui est tout froissé, qui a roulé un étage, je m'étonne qu'il ne soit pas au lit. Pars si tu peux, au reste.

HORTENSE.

Allez, partez, Lépine; on n'est point fatigué dans une chaise.

LÉPINE.

Vous dirai-je le vrai, Mademoiselle? Obligez-moi de me dispenser de la commission. Monsieur traite avec vous de sa ruine. Vous ne l'aimez point, Ma-

dame, j'en ai connoissance, et ce mariage ne peut être que fatal : je me ferois un reproche d'y avoir part. Je parle en conscience. Si mon scrupule déplaît, qu'on me dise : « Va-t'en. » Qu'on me chasse, je m'y soumets : ma probité me console.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'on appelle un excellent domestique! Ils sont bien rares!

LE MARQUIS, *à Hortense.*

Vous l'entendez. Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherois, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (*A Lépine.*) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire. Un de mes gens portera la lettre, ou quelqu'un du village.

## SCENE XV.

### HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

HORTENSE.

Ah çà, vous allez faire votre billet; j'en vais écrire un qu'on laissera chez moi en passant.

LE MARQUIS.

Ouï dà; mais consultez-vous : si par hasard vous

ne m'aimiez pas, tampis, car j'y vais de bon jeu.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Vous le poussez trop.

HORTENSE, *à part.*

Paix ! (*Haut.*) Tout est consulté, Monsieur; adieu. Chevalier, vous voyez bien qu'il ne m'est plus permis de vous écouter.

LE CHEVALIER.

Adieu, Mademoiselle; je vais me livrer à la douleur où vous me laissez.

## SCENE XVI.

### LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *consterné.*

Je n'en reviens point ! C'est le diable qui m'en veut. Vous voulez que cette fille-là m'aime?

LA COMTESSE.

Non, mais elle est assez mutine pour vous épouser. Croyez-moi, terminez avec elle.

LE MARQUIS.

Si je lui offrois cent mille francs? Mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Que cela ne vous retienne pas : je vous les prêterai, moi... Je les ai à Paris. Rappellez-les; votre

situation me fait de la peine. Courez, je les vois encore tous deux.

LE MARQUIS.

Je vous rens mille graces. (*Il appelle.*) Madame? monsieur le Chevalier?

## SCENE XVII.

### LE CHEVALIER, HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voulez-vous bien revenir? J'ai un petit mot à vous communiquer.

HORTENSE.

De quoi s'agit-il donc?

LE CHEVALIER.

Vous me rappellez aussi... Dois-je en tirer un bon augure?

HORTENSE.

Je croyois que vous alliez écrire.

LE MARQUIS.

Rien n'empêche. Mais c'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition! Monsieur le Marquis, vous

m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point : cela me chicanne.

HORTENSE.

Je ne vous aime pas encore, mais je vous aimerai; et puis, Monsieur, avec de la vertu, on se passe d'amour pour un mari.

LE MARQUIS.

Oh! je serois un mari qui ne s'en passeroit pas, moi! Nous ne gagnerions, à nous marier, que le loisir de nous quereller à notre aise, et ce n'est pas là une partie de plaisir bien touchante. Ainsi, tenez, accommodons-nous plûtôt. Partageons le différend en deux : il y a deux cent mille francs sur le testament, prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas, et laissons là tous les notaires, tant vivans que morts.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur; cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser, et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mau-

vaise humeur, et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassûre.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous serez mariée.

HORTENSE.

C'est le plus court, et je m'en retourne.

LE MARQUIS.

Ne suis-je pas bien malheureux d'être obligé de donner la moitié d'une pareille somme à une personne qui ne se soucie pas de moi? Il n'y a qu'à plaider, Madame : nous verrons un peu si on me condamnera à épouser une fille qui ne m'aime pas.

HORTENSE.

Et moi je dirai que je vous aime. Qui est-ce qui me prouvera le contraire, dès que je vous accepte? Je soutiendrai que c'est vous qui ne m'aimez pas, et qui même, dit-on, en aime une autre.

LE MARQUIS.

Du moins, en tout cas, ne la connoît-on point comme on connoît le Chevalier.

HORTENSE.

Tout de même, Monsieur, je la connois, moi.

LA COMTESSE.

Eh! finissez, Monsieur, finissez! Ah! l'odieuse contestation!

HORTENSE.

Oui, finissons. Je vous épouserai, Monsieur; il n'y a que cela à dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! et moi aussi, Madame, et moi aussi.

HORTENSE.

Épousez donc.

LE MARQUIS.

Oui, parbleu! j'en aurai le plaisir; il faudra bien que l'amour vous vienne; et, pour début de mariage, je prétens, s'il vous plaît, que monsieur le Chevalier ait la bonté d'être notre ami de très-loin.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Ceci ne vaut rien; il se pique.

HORTENSE, *au Chevalier.*

Taisez-vous! (*Au Marquis*) Monsieur le Chevalier me connoît assez pour être persuadé qu'il ne me verra plus. Adieu, Monsieur; je vais écrire mon billet, tenez le vôtre prêt : ne perdons point de temps.

LA COMTESSE.

Oh! pour votre contrat, je vous certifie que vous irez le signer où il vous plaira, mais que ce ne sera pas chez moi. C'est s'égorger que se marier comme vous faites, et je ne prêterai jamais ma maison pour une si funeste cerémonie. Vos fureurs iront se passer ailleurs, si vous le trouvez bon.

HORTENSE.

Eh bien ! Comtesse, la Marquise est votre voisine, nous irons chez elle.

LE MARQUIS.

Oui, si j'en suis d'avis : car, enfin, cela dépend de moi. Je ne connois point votre Marquise.

HORTENSE, *en s'en allant.*

N'importe, vous y consentirez, Monsieur. Je vous quitte.

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

A tout ce que je vois, mon espérance renaît un peu.

## SCENE XVIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *arrêtant le Chevalier.*

Restez, Chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? Le mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse! Il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie gueres. Elle sera ma femme ;

mais, en revanche, je serai son mari : c'est ce qui me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la nôce, et ce soir confinée dans son appartement : pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerois pas cela de plus.

La Comtesse.

Pour moi, je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager, et un notaire honnête homme, s'il étoit instruit, leur refuseroit tout net son ministere. Je les enfermerois si j'étois la maîtresse. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil interêt? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui, par pitié, entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

Le Chevalier, *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*Haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse, Comtesse? Je n'y vois point de reméde.

La Comtesse.

Comment? que dites-vous? Il faut que j'aye mal entendu, car je vous estime.

Le Chevalier.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, et que c'est ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, je veux qu'elle soit heureuse. Si je l'épouse, elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai. La douceur de notre union s'altéreroit; je la verrois se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé Monsieur, et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercenaire aussi, mon petit cousin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs sont fort bien assortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse, vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je! Vous êtes mon parent, malheureusement; mais je ne m'en vanterai point. N'avez-vous pas de honte? Vous parlez de votre fortune, je la connois; elle vous met fort en état de supporter le retranchement d'une aussi misérable somme que celle dont il s'agit, et qui ne peut jamais être que mal acquise. Ah! Ciel! Moi qui vous estimois! Quelle avarice sordide! quel cœur sans sentiment! Et de pareils gens disent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à craindre. Le billet va partir. Vous avez encore trois heures à entretenir Hortense, après quoi j'espere qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, Comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah! non! Voilà qui est fini, je ne saurois le mépriser davantage.

## SCENE XIX.

### LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien ! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh! Monsieur, délivrez-vous d'elle et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plûtôt que de l'épouser! Non, parbleu! je n'irai pas m'incommoder jusques-là; je ne pourrois pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? A l'égard du reste, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais, dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle : elle seroit trop chere à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chere! Prenez donc garde! vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentimens si mesquins? Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât

tout votre bien que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas, Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale. Brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir et qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez, car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paroît bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit une nécessité: vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sai bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétens pas que vous m'aimiez. Je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente, et d'un ton sérieux.*

Vous faites fort bien, Monsieur; votre discrétion est tout-à-fait raisonnable. Je m'y attendois, et vous avez tort de croire que je vous fais plus ridicule que vous ne l'êtes.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en

aurois eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis. Vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en savois qu'un, qui n'a pas réussi, et je n'en sai plus. Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bon soir, Monsieur. Ne perdez point de temps en révérences : la chose presse.

## SCENE XX.

LA COMTESSE, *seule.*

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point! Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot... Il faut que je me satisfasse.

## SCENE XXI.

### LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre reconciliés, monsieur le Marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étois un serviteur excellent. Madame, ce sont les termes de la louange dont votre justice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui, excellent, je le dis encore.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Tout estimé que je suis de la plus aimable comtesse, elle verra qu'on me supprime.

LA COMTESSE.

Non, non, il n'y a pas d'apparence. Je parlerai pour toi.

LÉPINE.

Madame, enseignez à monsieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternoit. Dans l'excès de mon zéle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurois enterré, sandis! le tout par affection, et néanmoins on me gronde. (*S'approchant de la Comtesse d'un air mystérieux.*) Je sai, au demeurant, que monsieur le Marquis vous aime; Lisette le sait; nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion, mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net : elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! C'étoit donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne!

LÉPINE.

Cette prudence ne vous rit pas, elle vous répugne; votre belle ame de comtesse s'en scanda-

lise, mais tout ſe monde n'est pas comtesse : c'est une pensée de soubrette que je rapporte. Il faut excuser la servitude. Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe? La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. Lisette n'a point de bien, et c'est avec de petits sentimens qu'on en amasse.

La Comtesse.

L'impertinente! la voici. Va, laisse-nous; je te racommoderai avec ton maître. Dis-lui que je le prie de me venir parler.

## SCENE XXII.

### LISETTE, LA COMTESSE, LÉPINE.

Lépine, *à Lisette.*

Mademoiselle, vous allez trouver le temps orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

*(Il s'en va.*

## SCENE XXIII.

### LISETTE, LA COMTESSE.

Lisette, *s'approchant de la Comtesse.*

Que veut-il dire?

LA COMTESSE.

Ah! c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, Madame, et la poste n'étoit point partie. Eh bien! que vous a dit le Marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne sai pas en quoi je le mérite; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conseiller. (*A part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi si j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine. Penseroit-on que je serai peut-être obligée de me remarier pour échaper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE.

Ah! le coquin! il m'a donc tenu parole! Vous ne savez pas qu'il m'aime, Madame; que par là il a interêt que vous épousiez son maître, et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du Marquis,

Lépine a crû que je la desservois auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirois, et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnoissez-vous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon sens? M'en aimerez-vous moins quand vous serez mariée? en serez-vous moins bonne, moins généreuse?

La Comtesse.

Je ne pense pas.

Lisette.

Sur-tout avec le Marquis, qui, de son côté, est le meilleur homme du monde. Ainsi, qu'est-ce que j'y perdrois? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

La Comtesse.

Sans difficulté.

Lisette.

Et enfin je pense si différemment que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

La Comtesse.

Voilà qui est bien; je vous croi. Je ne savois pas que Lépine vous aimoit, et cela change tout: c'est un article qui vous justifie.

Lisette.

Oui, mais on vous prévient bien aisément con-

tre moi, Madame; vous ne rendez gueres justice à mon attachement pour vous.

LA COMTESSE.

Tu te trompes : je sai ce que tu vaux, et je n'étois pas si persuadée que tu te l'imagines. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu me voulois dire?

LISETTE.

Que je songeois que le Marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit. Je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai : ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire. Je les entens mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instans de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je t'avoue que tu as réfléchi là-dessus plus mûrement que moi. Jusqu'ici je n'ai point de raisons qui combattent les tiennes.

LISETTE.

Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractére.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens.

LISETTE.

Et puis, voyez le service que vous lui rendrez, chemin faisant, en rompant le triste mariage qu'il va conclure plus par désespoir que par interêt.

LA COMTESSE.

Oui, c'est une bonne action que je ferai, et il est louable d'en faire autant qu'on peut.

LISETTE.

Sur-tout quand il n'en coûte rien au cœur.

LA COMTESSE.

D'accord. On peut dire assûrément que tu plaides bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit, et mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée : c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir. En un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour : voilà d'où il part; moyennant quoi je ne saurois le désabuser sans lui dire : « Monsieur, vous ne savez ce que vous dites » ; et ce seroit me jetter à sa tête. Aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire : vous avez raison; ce n'est point ce que je vous conseille non plus, et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon! Tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Eh! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui répons quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois : c'est ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager?

LA COMTESSE.

Non, je te le défens, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment, ce n'est pas vous qui vous en avisez : c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prens point de part. Si je l'épouse, c'est à toi à qui il en aura obligation, et je prétens qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Comme il vous plaira, Madame.

LA COMTESSE.

A propos, cette robe brune qui me déplaît, l'as-tu prise? J'ai oublié de te dire que je te la donne.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits! Je vous quitte pour chercher Lépine; mais ce n'est pas la peine : voilà le Marquis, et je vous laisse.

## SCENE XXIV.

### LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voici cette fettre que je viens de faire pour le notaire; mais je ne sai pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, Comteess.

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service; il craint que vous ne le congédiez, et vous m'obligerez de le garder : c'est une grace que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop long-temps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous en défierois, puisque je ne saurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ha! ha! ha! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vûe.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des graces! A quoi me serviroient-elles? N'a-t-il pas plû à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bisarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je

vous hais, ni que je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sai comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez ou que vous croyez me répondre : car vous êtes d'une mal-adresse! Ce n'est non plus à moi à qui vous répondez qu'à qui ne vous parla jamais ; et cependant monsieur se plaint!

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est, du moins, le plus insupportable homme que je connoisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? et je vous croi. Mais voyons : que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterois? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu! vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Est-ce là me répon-

dre? Allez, Monsieur, je ne vous aimerai jamais, non, jamais.

LE MARQUIS.

Tampis, Madame, tampis. Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y saurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame, je vous aime. Qu'en pensez-vous? Et, encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! ce que je pense? Que je le veux bien, Monsieur; et, encore une fois, que je le veux bien : car, si je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah! vous le voulez bien? Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi votre main, que je la baise.

## SCENE DERNIERE.

### LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LÉPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, Marquis? Mais vous baisez la main de la Comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui, c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embrasse, Marquis! (*A la Comtesse.*) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien! vous n'attendrez plus.

LISETTE, *à Lépine.*

Maraut, je croi, en effet, qu'il faudra que je t'épouse.

LÉPINE.

Je l'avois entrepris.



# LES FAUSSES
# CONFIDENCES

## COMÉDIE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 mars 1737.*

## ACTEURS.

ARAMINTE, fille de Madame Argante.

DORANTE, neveu de Monsieur Remy.

Monsieur REMY, procureur.

Madame ARGANTE.

ARLEQUIN, valet d'Araminte.

DUBOIS, ancien valet de Dorante

MARTON, suivante d'Araminte.

LE COMTE.

Un DOMESTIQUE parlant.

Un GARÇON jouaillier.

*La scene est chez Madame Argante.*



# LES FAUSSES CONFIDENCES

## ACTE PREMIER

### SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *introduisant Dorante.*

AYEZ la bonté, Monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle; mademoiselle Marton est chez Madame, et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de

peur que l'ennui ne vous prenne; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie; ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, Monsieur, n'en faites pas de façon : nous avons ordre de Madame d'être honnête, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je; je serai bien aise d'être un moment seul.

ARLEQUIN.

Excusez, Monsieur, et restez à votre fantaisie.

## SCENE II.

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystere.*

DORANTE.

Ah! te voilà?

DUBOIS.

Oui, je vous guettois.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, et qui vouloit absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, monsieur Remy n'est donc pas encore venu?

DUBOIS.

Non ; mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*Il cherche et regarde.*) N'y a-t-il là personne qui nous voye ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sçachent pas que je vous connoisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remy, votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci, dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur; il ne sçait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui. Il la prévint hier; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenteroit à elle, qu'il y seroit avant moi, ou que, s'il n'y étoit pas encore, je demandasse une mademoiselle Marton. Voilà tout, et je n'aurois garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne : il me paroît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zele; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit

de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnoissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, Monsieur; tenez, en un mot, je suis content de vous, vous m'avez toujours plu; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime; et, si j'avois bien de l'argent, il seroit encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnoître tes sentimens pour moi? Ma fortune seroit la tienne. Mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux : veuve d'un mari qui avoit une grande charge dans les finances; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS.

Point de bien! Votre bonne mine est un Perou. Tournez-vous un peu, que je vous considere encore. Allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris. Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et

notre affaire est infaillible, absolument infaillible; il me semble que je vous vois déjà en deshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE.

Quelle chimere!

DUBOIS.

Oui, je le soutiens; vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable?

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si foible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue, et vous l'aimez.

DORANTE.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble!

DUBOIS.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez,

vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là; nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises; je connois l'humeur de ma maîtresse, je sçais votre mérite, je sçais mes talens, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fiere qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera. Adieu; je vous quitte. J'entends quelqu'un: c'est peut-être monsieur Remy. Nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas, et revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour et moi nous ferons le reste.

## SCENE III.

### M. REMY, DORANTE.

M. Remy.

Bon jour, mon neveu; je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir; on est allé l'avertir. La connoissez-vous?

Dorante.

Non, Monsieur; pourquoi me le demandez-vous?

M. Remy.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie, au moins.

Dorante.

Je le crois.

M. Remy.

Et de fort bonne famille. C'est moi qui ai succédé à son pere; il étoit fort ami du vôtre: homme un peu dérangé; sa fille est restée sans bien; la dame d'ici a voulu l'avoir; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie, lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, et qui est à son aise. Vous allez être tous deux dans la même maison; je suis d'avis que vous l'épousiez: qu'en dites-vous?

Dorante *sourit à part.*

Eh!... mais je ne pensois pas à elle.

M. Remy.

Eh bien! je vous avertis d'y penser; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'espérance; vous êtes mon héritier, mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus long-tems que je pourrai, sans compter que je puis me marier. Je n'en ai point d'envie; mais cette envie-là vient tout d'un coup: il y a tant de minois qui vous la donnent! Avec une femme on a

des enfans, c'est la coutume; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur, et c'est aussi à quoi je vais travailler.

M. REMY.

Je vous y exhorte. Voici mademoiselle Marton: éloignez-vous de deux pas, pour me donner le tems de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

## SCENE IV.

### M. REMY, MARTON, DORANTE.

MARTON.

Je suis fâchée, Monsieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avois affaire chez Madame.

M. REMY.

Il n'y a pas grand mal, Mademoiselle, j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là? (*Montrant Dorante.*)

MARTON, *riant.*

Eh! par quelle raison, Monsieur Remy, faut-il que je vous le dise?

M. REMY.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTON.

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMY.

Tout de bon? C'est de lui dont j'ai parlé à Madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne. Il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMY.

On ne prend pas garde à tout. Sçavez-vous ce qu'il me dit la premiere fois qu'il vous vit? « Quelle est cette jolie fille-là? » (*Marton sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre pere et le sien s'aimoient beaucoup; pourquoi les enfans ne s'aimeroient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. Remy.

Voyez comme il vous regarde. Vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

Marton.

J'en suis persuadée; Monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. Remy.

Bon, bon! il faudra! Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

Marton, *riant.*

Je craindrois d'aller trop vîte.

Dorante.

Vous importunez Mademoiselle, Monsieur.

Marton, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. Remy, *joyeux.*

Ah! je suis content, vous voilà d'accord. Oh! çà, mes enfans (*il leur prend les mains à tous deux*), je vous fiance en attendant mieux. Je ne sçaurois rester; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à Madame. Adieu, ma niece.

(*Il sort.*)

Marton, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

## SCENE V.

### MARTON, DORANTE.

MARTON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme monsieur Remy expédie! Votre amour me paroît bien prompt : sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends Madame qui vient, et comme, graces aux arrangemens de monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiselle.

MARTON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

## SCENE VI.

### ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, quel est donc cet homme qui vient de

me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce à vous à qui il en veut?

MARTON.

Non, Madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.*

Eh bien! qu'on le fasse venir; pourquoi s'en va-t-il?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur Remy, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'est là lui! Il a vraiment très-bonne façon.

MARTON.

Il est généralement estimé, je le sçais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine, pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre : n'en dira-t-on rien?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise? Est-on obligé de n'avoir que des intendans mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez; je le prends.

MARTON, *comme s'en allant.*

Vous ne sçauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Etes-vous convenue du parti que vous lui faites? Monsieur Remy m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appellez-le.

MARTON, *hésitant de partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui; comme il voudra. Qu'il vienne.

(*Marton va dans la coulisse.*)

## SCENE VII.

### DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Monsieur Dorante, Madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, Monsieur; je suis obligée à monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-

hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espere, Madame, que mon zele justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligeroit tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, Monsieur; c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires, apparemment; vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, Madame; mon pere étoit avocat, et je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très-bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame; l'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que

vous méritez ; et si, dans la suite, il y avoit occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà Madame, je la reconnois.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante ; c'est une chose qui me blesse, sur-tout dans les personnes de son âge : car vous n'avez que trente ans tout au plus ?

DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, Madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le tems de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, Madame.

ARAMINTE

On vous montrera l'appartement que je vous destine ; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton ?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, Madame. Je le

vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeller. Arlequin, parlez à Madame.

## SCENE VIII.

### ARAMINTE, DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Me voilà, Madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à présent à Monsieur; vous le servirez; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, Madame, vous me donnez à lui? Est-ce que je ne serai plus à moi? Ma personne ne m'appartiendra donc plus?

MARTON.

Quel benêt!

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

ARLEQUIN, *comme pleurant.*

Je ne sçais pas pourquoi Madame me donne mon congé : je n'ai pas mérité ce traitement; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé, je te payerai pour être à Monsieur.

ARLEQUIN.

Je représente à Madame que cela ne seroit pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages ; autrement je friponnerois Madame.

ARAMINTE.

Je désespere de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot ! Quand je t'envoye quelque part, ou que je te dis : « Fais telle ou telle chose », n'obéis-tu pas ?

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien ! ce sera Monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de Madame et par son ordre.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est une autre affaire. C'est Madame qui donnera ordre à Monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de Madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE *vient.*

Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, Madame.

ARAMINTE

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire; ne vous éloignez pas.

## SCENE IX.

### DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh! çà, Monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce faquin, avec ses comparaisons! Va-t'en.

ARLEQUIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne payerez-vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis?

(*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laisse-nous. Madame te payera; n'est-pas assez?

ARLEQUIN.

Pardi, Monsieur, je ne vous coûterai donc guéres? On ne sçauroit avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

ARLEQUIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Vas boire à ma santé.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai je vous la promets excellente. (*A part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hazard!

## SCENE X.

### DORANTE, MARTON, Mme ARGANTE, *qui arrive un instant après.*

MARTON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de

Madame; elle paroît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdons point. Mais voici madame Argante; je vous avertis que c'est sa mere, et je devine à peu près ce qui l'amene.

M^me^ ARGANTE, *femme brusque et vaine.*

Eh bien, Marton, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit : j'en suis fâchée; cela n'est point obligeant pour monsieur le Comte, qui lui en avoit retenu un : du moins devoit-elle attendre, et les voir tous deux. D'où vient préferer celui-ci ? Quelle espece d'homme est-ce ?

MARTON.

C'est Monsieur, Madame.

M^me^ ARGANTE.

Eh! c'est Monsieur! Je ne m'en serois pas doutee; il est bien jeune.

MARTON.

A trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, Madame.

M^me^ ARGANTE.

C'est selon. Êtes-vous arrêté, Monsieur?

DORANTE.

Oui, Madame.

M^me^ ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous?

DORANTE.

De chez moi, Madame ; je n'ai encore été chez personne.

Mme ARGANTE.

De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

MARTON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires : il est fils d'un pere extrêmement habile.

Mme ARGANTE, *à Marton, à part.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant ? Il n'en a non plus l'air...

MARTON, *à part aussi.*

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

Mme ARGANTE.

Pourvû que Monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on sçavoir ces intentions, Madame ?

Mme ARGANTE.

Connoissez-vous monsieur le Comte Dorimont ? C'est un homme d'un beau nom ; ma fille et lui alloient avoir un procès ensemble, au sujet d'une terre considérable ; il ne s'agissoit pas moins que de sçavoir à qui elle resteroit, et on a songé à les

marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui étoit fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche; mais madame la Comtesse Dorimont auroit un rang si élevé, iroit de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu; et, je l'avoue, je serois charmée moi-même d'être la mere de madame la Comtesse Dorimont, et de plus que cela peut-être : car monsieur le Comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre?

Mme ARGANTE.

Pas tout-à-fait encore, mais à peu près : ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiteroit seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire, et sçavoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le Comte, afin que, si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut, c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation; le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse si elle en sort.

Mme ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez; gardez votre petite réflexion roturiere, et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

Mme ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, Madame?

Mme ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon; que, si elle plaidoit, elle perdroit.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

Mme ARGANTE, *à part, à Marton.*

Hum! quel esprit borné! (*A Dorante.*) Vous n'y êtes point; ce n'est pas là ce qu'on vous dit; on vous charge de lui parler ainsi indépendemment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, Madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

Mme ARGANTE.

De probité! J'en manque donc, moi? Quel raisonnement! C'est moi qui suis sa mere, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous? c'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

Mme ARGANTE, *à part, à Marton.*

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne.

(*Elle sort.*)

## SCENE X-I.

### DORANTE, MARTON.

DORANTE.

Cette mere-là ne ressemble guere à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence, et je suis fâchée de n'avoir pas eu le tems de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de

ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mere sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, disons la vérité.

MARTON.

Oh! ça, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre : c'est que monsieur le Comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat; et cet argent-là, suivant le projet de monsieur Remy, vous regarde aussi-bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, Mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y réve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse; et, si elle n'étoit pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable somme?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire : d'ailleurs, le Comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà Madame qui revient; elle a à vous parler. Je me retire. Méditez sur cette somme, vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE.

Je ne suis pas si fâché de la tromper.

## SCENE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mere?

DORANTE.

Oui, Madame; il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudroit bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui, mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : on veut me marier avec monsieur le Comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possede.

DORANTE.

Je le sçai, Madame, et j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout-à-l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh! d'où vient?

DORANTE.

C'est que, si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vîte à ce mariage; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mere est frivole! Votre fidélité ne me

surprend point; j'y comptois. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mere vous a dit : je la désaprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable?

DORANTE.

Il n'importe, Madame; mon zéle et mon attachement en augmentent, voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et que j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables : cela seroit plaisant!

DORANTE.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point monsieur le Comte...

## SCENE XIII.

### DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Madame la Marquise se porte mieux, Madame (*il feint de voir Dorante avec surprise*), et vous est fort obligée... fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il ?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulois vous dire ; laissez-moi, je vous prie, un moment, et revenez.

## SCENE XIV.

### ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne sçaurois plus avoir l'honneur de servir Madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *surprise.*

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Sçavez-vous à qui vous avez à faire?

ARAMINTE.

Au neveu de monsieur Remy, mon procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de Madame? comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui votre intendant ! Et c'est monsieur Remy qui vous l'envoye ! Hélas ! le bonhomme, il ne sçait pas qui il vous donne : c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations ? Explique-toi : est-ce que tu le connois ?

DUBOIS.

Si je le connois, Madame ! si je le connois ! Ah ! vraiment oui ; et il me connoît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournoit, de peur que je ne le visse ?

ARAMINTE.

Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que tu sçaches ? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

DUBOIS.

Lui ? il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! c'est une probité merveilleuse ; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh ! de quoi peut-il donc être question ? D'où vient que tu m'allarmes ? En vérité, j'en suis toute émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (*Il se touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête?

DUBOIS.

Oui, il est timbré; mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! Il m'a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve? Il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu; je dois bien le sçavoir, car j'étois à lui, je le servois, et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore. Otez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, *un peu boudant.*

Oh bien! il sera ce qu'il voudra, mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un esprit renversé! et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine : car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah! vous m'excuserez : pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malpeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connois, cette personne?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours : c'est vous, Madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu!

DUBOIS.

Il vous adore; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donneroit sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh! juste Ciel! le pauvre garçon, de quoi s'avise-t-il?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille; mais il n'est pas riche, et vous sçaurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étoient, et de fort aimables, ma foi, qui offroient de lui faire sa fortune, et qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes. Il y en a une qui n'en sçauroit revenir, et qui le poursuit encore tous les jours; je le sçais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement ?

DUBOIS.

Oui, Madame, actuellement : une grande brune très-piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, Monsieur refuse tout. « Je les tromperois, me disoit-il; je ne puis les aimer, mon cœur est parti » ; ce qu'il disoit quelquefois la larme à l'œil : car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux. Mais où m'a-t-il vue avant que de venir chez moi, Dubois?

DUBOIS.

Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra qu'il perdit la raison : c'étoit un vendredi, je m'en ressouviens; oui, un vendredi : il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carosse ; il avoit demandé votre nom, et je le trouvai qui étoit comme extasié; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : « Monsieur ! » Point de nouvelles, il n'y avoit plus personne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré; je le jettai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérois que cela se passeroit, car je

l'aimois. C'est le meilleur maître! Point du tout, il n'y avoit plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié, et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point!...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus, un garçon fort exact, et qui m'instruisoit, et à qui je payois bouteille. « C'est à la Comédie qu'on va », me disoit-il, et je courois faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. « C'est chez madame celle-ci, c'est chez madame celle-là » ; et, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir Madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derriere; tous deux morfondus et gelés, car c'étoit dans l'hyver; lui ne s'en souciant guere, moi jurant par-ci par-là pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, Madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya; ma santé s'alteroit, la sienne aussi. Je lui

fis accroire que vous étiez à la campagne : il le crut, et j'eus quelque repos; mais n'alla-t-il pas deux jours après vous rencontrer aux Thuileries, où il avoit été s'attrister de votre absence? Au retour il étoit furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est; moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance, ce qu'il ne troqueroit pas contre la place d'un empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent que je me réjouissois de l'avoir, parce qu'il a de la probité : ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'acheve.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs, je ne sçais que dire à monsieur Remy, qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous en ferez un incurable, Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Oh ! tant-pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne sçaurois me passer d'un intendant; et puis il n'y a pas tant de risque que tu le crois : au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait; ce seroit même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui, c'est un remede bien innocent. Premierement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr ?

DUBOIS.

Oh ! il ne faut pas en avoir peur : il mourroit plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé ? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite ; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos graces, votre belle taille; et puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, *haussant les épaules.*

Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aye un autre. Au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi; je récompenserai ton zele, et je

ne veux pas que tu me quittes, entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi. Sur-tout qu'il ne sçache pas que je suis instruite; garde un profond secret, et que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit : ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient; va-t'en.

## SCENE XV.

### DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *un moment seule.*

La vérité est que voici une confidence dont je me serois bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, Monsieur. De quoi vous parlois-je? Je l'ai oublié

DORANTE.

D'un procès avec monsieur le Comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets; je vous disois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, Madame, et vous alliez, je crois, ajoûter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de sçavoir si je ne risquerois rien à plaider; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail : je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah! Madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisois pas réflexion que j'ai promis à monsieur le Comte de prendre un intendant de sa main; vous voyez bien qu'il ne seroit pas honnête de lui manquer de parole, et, du moins, faut-il que je parle à celui qu'il m'amenera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux, rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE, *par foiblesse.*

Je ne dis pas cela; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, Madame.

ARAMINTE.

Eh! mais oui, je tâcherai que vous restiez; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question?

ARAMINTE.

Attendons : si j'allois épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à Madame qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et, d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce!

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger!... Eh bien, oui-dà, examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vai les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (*En s'en allant.*) Je n'oserois presque le regarder!

## SCENE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mysterieux et comme passant.*

DUBOIS.

Marton vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Arlequin est allé boire; j'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on?

DORANTE.

Qu'elle est aimable! Je suis enchanté! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit?

DUBOIS, *comme en fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion: elle espere vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincerement?

DUBOIS.

Elle n'en réchapera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire; je crois que voici Marton. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre

des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jetter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

## SCENE XVII.

### DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Où est donc Dorante? Il me semble l'avoir vu avec toi?

DUBOIS, *brusquement.*

Il dit que Madame l'attend pour des papiers, il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voye cet appartement? S'il n'en vouloit pas, il seroit bien délicat; pardi, je lui conseillerois...

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires; je suis les ordres de Madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage; mais prenez garde: ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sçai où, celle de Madame.

MARTON.

Eh bien ! est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle ?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, *riant.*

Ah! ah! quelle idée! Va, tu n'y entends rien; tu t'y connois mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah! ah! je suis donc bien sot.

MARTON, *riant en s'en allant.*

Ah! ah! l'original avec ses observations!

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.





# ACTE II

## SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

NON, Madame, vous ne risquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente; et, si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiezs

tantôt que mon état étoit doux et tranquille; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre monsieur le Comte?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne sçaurois y trouver à redire; en tout cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *tristement.*

Non, Madame, si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne; et apparemment que je la perdrai, je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai; nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite chose à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort; on pourroit y mettre un de vos gens, et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non, envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder.

A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avoit été à vous quelque tems?

DORANTE, *feignant un peu d'embarras.*

Il est vrai, Madame; il est fidele, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuiroit-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remy?

## SCENE II.

### ARAMINTE, DORANTE, M. REMY.

M. REMY.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommendation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMY.

Je vous rends mille graces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre?

ARAMINTE.

Oui, Monsieur.

M. Remy.

Tant-mieux, car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

Dorante, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, Monsieur?

M. Remy.

Patience!

Araminte.

Mais, Monsieur Remy, ceci est un peu vif; vous prenez assez mal votre tems, et j'ai refusé l'autre personne.

Dorante.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez Madame qu'elle ne me congédie.

M. Remy, *brusquement.*

Vous ne sçavez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question: c'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu Monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sçait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai; et la personne qui est venue chez moi de sa part doit revenir tantôt pour sçavoir la réponse et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y

a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'est à lui de répondre.

M. REMY.

Eh bien! A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, Monsieur, je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMY.

Hum! Quoi? Entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente, entendez-vous?

DORANTE

Oui, Monsieur; mais, en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserois pas; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris; j'aime ailleurs.

M. REMY, *d'un ton railleur et traînant ses mots.*

J'ai le cœur pris! voilà qui est fâcheux! Ah! ah! le cœur est admirable! Je n'aurois jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sienne. Est-ce là votre dernier mot, berger fidele?

DORANTE.

Je ne sçaurois changer de sentiment, Monsieur.

M. Remy.

Oh! le sot cœur! mon neveu; vous êtes un imbécile, un insensé; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment, n'est-il pas vrai, Madame? et ne le trouvez-vous pas extravagant?

Araminte, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort, j'en conviens.

M. Remy, *vivement.*

Comment! Madame, il pourroit..

Araminte.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante, tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez; je sçais bien que cela est difficile.

Dorante.

Il n'y a pas moyen, Madame, mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. Remy, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentimens doivent être contens; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, Madame?

Araminte.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (*A part.*)

Il me touche tant qu'il faut que je m'en aille.
(*Elle sort.*)

DORANTE.

Il ne croit pas si bien me servir.

## SCENE III.

### DORANTE, M. REMY, MARTON.

M. REMY, *regardant son neveu.*

Dorante, sçais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites maisons de ta force? (*Marton arrive.*) Venez, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venans?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider : ce quelqu'un rêve.

M. REMY, *montrant Dorante.*

Voilà le rèveur; et pour excuse il allégue son cœur, que vous avez pris; mais, comme apparem-

ment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de tems qu'il y a que vous le connoissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement : il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON.

Quoi! Monsieur Remy, c'est de Dorante dont vous parlez? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

M. REMY.

Tout juste, et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON, *avec un air de passion.*

Vous vous trompez, Monsieur, je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah! Dorante, que je vous estime! Je n'aurois pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMY.

Courage! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coëffée! Pardi! le cœur d'une femme est bien étonnant; le feu y prend bien vîte.

MARTON, *comme chagrine.*

Eh! Monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux? Madame, qui a de la bonté pour moi,

suppléera en partie, par sa générosité, à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante!

DORANTE.

Oh! non, Mademoiselle, aucune; vous n'avez point de gré à me sçavoir de ce que je fais; je me livre à mes sentimens, et ne regarde que moi là-dedans; vous ne me devez rien, je ne pense pas à votre reconnoissance.

MARTON.

Vous me charmez : que de délicatesse! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

M. REMY.

Par ma foi, je ne m'y connois donc guere, car je le trouve bien plat. (*A Marton.*) Adieu, la belle enfant; je ne vous aurois, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achete. Serviteur, idiot; garde ta tendresse, et moi ma succession. (*Il sort.*)

MARTON.

Il est en colere, mais nous l'appaiserons.

DORANTE.

Je l'espere. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le Comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser Madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc; il pourroit me parler de son procès : vous sçavez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voye.

## SCENE IV.

### LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Bon-jour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, Monsieur?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenoit dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mere une chose qui me chagrine : je lui avois retenu un intendant, qui devoit aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mere, et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, Monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galand homme ; et, si la mere n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute : elle a débuté tantôt par le brusquer d'une maniere si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il étoit bien fait.

LE COMTE.

Ne seroit-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur : car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il pas moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense, mais elle est lente à se determiner, et, pour achever de la résoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas

MARTON.

Oh! non; ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé...

LE COMTE.

Tant-pis! ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.

## SCENE V.

LE COMTE, ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre; sçavez-vous qui c'est?

MARTON, *brusquement.*

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sçai rien; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN, *le faisant sortir des coulisses.*

Hé! le garçon! venez ici dire votre affaire.

## SCENE VI.

LE COMTE, LE GARÇON, MARTON, ARLEQUIN.

MARTON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boëte qu'il nous a fait faire : il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendroit la prendre; mais, comme mon pere est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je sçaurois de ses nouvelles ici. Je le connois de vue, mais je ne sçais pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à Monsieur, Mademoiselle, c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur qui s'appelle monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de Madame? Montrez-nous la boëte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu; je n'ai ordre de

la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame ! Qu'est-ce que cela signifie? Seroit-ce celui d'Araminte? Je vais tout-à-l'heure sçavoir ce qu'il en est.

## SCENE VII.

### MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sçai qui vous cherchez : c'est le neveu de monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, Mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme qui s'appelle monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait?

LE GARÇON.

Non, je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien! c'est de moi dont il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas si-tôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boëte; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paroît. La voilà, Mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera revenu.

MARTON.

Oh! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus, mais je tâcherai de repasser tantôt, et, s'il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*A part.*) Voici Dorante. (*Au Garçon.*) Retirez-vous vîte.

## SCENE VIII.

### MARTON, DORANTE.

MARTON, *un moment seule, et joyeuse.*

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant

homme ! Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avoit quelque tems qu'il me connoissoit.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante ! Je serois bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos ; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boëte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore...

MARTON.

Point de mystere ; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous, voici Madame avec sa mere et le Comte ; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant et riant.*

Tout a réussi, elle prend le change à merveille.

## SCENE IX.

### ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, Madame; je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé après que monsieur le Comte a été parti; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le sçavez-vous, Mademoiselle? Vous n'avez point vu le portrait.

MARTON.

N'importe, c'est tout comme si je l'avois vû. Je sçai qui il regarde; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la per-

sonne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre, et ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que Madame n'y est pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question, car je veux le sçavoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

Mme ARGANTE.

Oui, ceci a un air de mystere qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille : monsieur le Comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne mésied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, Monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractere d'esprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien, Madame, voilà bien du bruit! C'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTON.

Oui, le mien. Eh! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

Mme ARGANTE.

Je suis assez comme monsieur le Comte; la chose me paroit singuliere.

MARTON.

Ma foi, Madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus hupées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTON.

Un très-aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentimens, et qui me recherche; et, puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTON.

Lui-même.

Mme ARGANTE.

Le fat, avec ses sentimens!

ARAMINTE, *brusquement.*

Eh! vous nous trompez; depuis qu'il est ici, a-t-il eu le tems de vous faire peindre?

MARTON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connoit.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boëte, mais c'est moi que vous y allez voir.

(*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh! je m'en doutois bien : c'est Madame.

MARTON.

Madame!... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte! (*A part.*) Dubois avoit raison tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*A Marton.*) Par quel hasard avez-vous cru que c'étoit vous?

MARTON.

Ma foi, Madame, toute autre que moi s'y seroit trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble; Dorante est présent, et ne dit point non; il refuse devant moi un très-riche parti; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient; je l'interroge : à tout ce qu'il répond, je reconnois Dorante. C'est un petit portrait de femme, Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi, je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort? J'ai pour-tant mal conclu. J'y renonce; tant d'honneur ne m'appar-

tient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, Monsieur le Comte; il y a eu quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises; mais vous ne m'abusez point : c'est à vous qu'on apportoit le portrait. Un homme dont on ne sçait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, Monsieur, c'est vous.

MARTON, *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

Mme ARGANTE.

Oui, oui, c'est Monsieur; à quoi bon vous en défendre? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime; allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, Madame, ce n'est point moi, sur mon honneur; je ne connois pas ce monsieur Remy : comment auroit-on dit chez lui qu'on auroit de mes nouvelles ici? Cela ne se peut pas.

Mme ARGANTE, *d'un air pensif.*

Je ne faisois pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? Je n'en rabas rien. Quoi qu'il en

soit, je le garde, personne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marton.

## SCENE X.

### ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE, MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

Arlequin, *en entrant.*

Tu es un plaisant magot!

Marton.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

Dubois.

Si je disois un mot, ton maître sortiroit bien vîte.

Arlequin.

Toi? Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille comme de cela.

Dubois.

Comme je te bâtonnerois, sans le respect de Madame!

Arlequin.

Arrive, arrive : la voilà, Madame.

Araminte.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

M^me^ ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il seroit bon de sçavoir ce que c'est.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

ARLEQUIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogot menace mon maître d'un mot; j'en demande justice à Madame.

M^me^ ARGANTE.

Mais, encore une fois, sçachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c'est le plus pressé.

ARLEQUIN.

Je lui défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colere que j'ai fait cette menace, Madame, et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où Madame est peinte, et j'ai cru qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire là, qu'il n'étoit point décent qu'il y restât; de

sorte que j'ai été pour le détacher : ce butord est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

ARLEQUIN.

Sans doute, de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau, qui est tout-à-fait gracieux, que mon maître considéroit, il n'y avoit qu'un moment, avec toute la satisfaction possible? Car je l'avois vu qu'il l'avoit contemplé de tout son cœur, et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! Ote-lui quelqu'autre meuble, s'il en a trop, mais laisse-lui cette piece, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que Madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il étoit bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hazard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

M^me^ ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille : ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter; votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, *souriant d'un air railleur.*

Oh! vous avez raison : je ne pense pas qu'il les

regrette. (*A Arlequin et à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

## SCENE XI.

### ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaire-là est de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jetté les yeux sur ce tableau.

Mme ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille; vous le sçavez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui, j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sçachons ce que c'est, je suis persuadée que ce petit Monsieur-là ne vous convient point; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez, et que je ne vois point? Je manque de pénétration; j'avoue que je m'y perds! Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être : voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

Mme ARGANTE.

Que vous êtes aveugle!

ARAMINTE, *d'un air souriant.*

Pas tant; chacun a ses lumieres. Je consens, au reste, d'écouter Dubois; le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marton, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas long-tems chez moi; sans quoi, on aura la bonté de trouver bon que je le garde en attendant qu'il me déplaise à moi.

Mme ARGANTE, *vivement.*

Hé bien! il vous déplairra; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, Madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura

pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tous procès avec vous, que je ne veux, pour arbitre de notre discussion, que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

M^me ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute? Le mariage termineroit tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui, et, si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrois, et que je retiendrai encore quelque tems.

M^me ARGANTE.

Je ferai comme Monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus : vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois, que voici, et avec lequel nous vous laissons.

## SCENE XII.

### DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, Madame.

ARAMINTE.

Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guere d'attention pour ce que je te dis. Je t'avois recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante; tu en sçais les conséquences ridicules, et tu me l'avois promis : pourquoi donc avoir prise, sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tous propres à donner des idées que je serois au désespoir qu'on eût?

DUBOIS.

Ma foi, Madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zele.

ARAMINTE, *d'un air vif.*

Eh! laisse là ton zele, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est de ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jettée toi-même : car sans toi je ne sçavois pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurois que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier : « Si je disois un mot! » Y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zele mal-entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sçais de lui. Ma mere et monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes; quel rapport leur ferai-je à présent?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à racommoder : ce rapport sera que des gens qui le connoissent m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile, au moins : ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il y aura un inconvénient s'il en est capable; on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore tems. J'y ai pensé depuis; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclateroit peut-être dans sa douleur. Me fierois-je à un désespéré? Ce n'est plus le

besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage. (*Elle radoucit le ton.*) A moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai, auquel cas je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déjà vue chez monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimoit depuis long-tems, et qu'il falloit qu'ils se mariassent. Je le voudrois.

DUBOIS.

Bagatelle! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble; et moi je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurois indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'étoit pour elle que je refusois les quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jetter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairois, mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui, et qu'il falloit qu'il sortît; ce qui l'a jetté dans des gémissemens, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh! tant pis; ne le tourmente point; tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là, tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton; je croyois qu'il m'oublieroit; et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable. Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire?

ARAMINTE.

Attends: comment faire? Si, lorsqu'il me parle, il me mettoit en droit de me plaindre de lui! Mais il ne lui échappe rien; je ne sçai de son amour que ce que tu m'en dis, et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit; mais il seroit à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui; monsieur Dorante n'est point digne de Madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce seroit une autre affaire; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triste.*

Vraiment non, voilà les usages; je ne sçais pas comment je le traiterai; je n'en sçais rien; je verrai.

DUBOIS.

Eh bien! Madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh! non, je ne sçaurois l'en accuser : c'est le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout, c'est de Dorante, je le sçais de lui-même, et il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t-en; il y a long-tems que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, Madame, il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirois : « Sortez. »

ARAMINTE.

Laisse-nous.

## SCENE XIII.

### DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS *sortant, et en passant auprès de Dorante et rapidement.*

Il m'est impossible de l'instruire; mais, qu'il se

découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, Madame, vous demander votre protection; je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire; on ne sçauroit vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement; et cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serois dans la derniere affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien : je suis la maîtresse.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, Madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas; mais je vous conseille une chose : ne leur paroissez pas si allarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur sembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperoient pas, Madame; c'est une bonté qui me pénétre de reconnoissance.

ARAMINTE.

'A la bonne heure; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croyent. Je vous sçais bon gré de votre attachement et de votre fidélité; mais dissimulez-en une partie, c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès : conformez-vous à ce qu'ils exigent; regagnez-les par là, je vous le permets; l'évenement leur persuadera que vous les avez bien servis, car, toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le Comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, Madame?

ARAMINTE.

Oui, tout-à-fait résolue; le Comte croira que vous y avez contribué; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici; je vous le promets. (*A part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, Madame!

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Eh! pour qui, Madame?

ARAMINTE.

Pour le Comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

(*Dorante reste rêveur, et, par distraction, ne va point à la table.*)

ARAMINTE.

Eh bien, vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, Madame.

ARAMINTE, *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sçait ce qu'il fait; voyons si cela continuera.

DORANTE *cherche du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé!

ARAMINTE *poursuit.*

Êtes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point! en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. *Hâtez-vous de venir, Monsieur, votre mariage est sûr...* Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, Madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? *Votre mariage est sûr; Madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire.* (*A part.*) Il souffre, mais il ne dit mot; est-ce qu'il ne parlera pas? *N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourroit avoir des suites d'un procès douteux.*

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. *Non, Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine.*

DORANTE.

Ciel! je suis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. *Qu'elle rend à votre mérite la détermine...* Je crois que la main vous tremble! vous paroissez changé. Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! Cela est singulier. Pliez la lettre et mettez : *A Monsieur le Comte Dorimont.* Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*A part.*) Le cœur me bat! (*A Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers! Cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*A part.*) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne seroit-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

## SCENE XIV.

### ARAMINTE, DORANTE, MARTON.

MARTON.

Je suis bien aise, Madame, de trouver Monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, Madame, et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui Monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout

pour moi : du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique; mais, comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne. Ainsi, Monsieur, vous n'avez qu'à parler à Madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

## SCENE XV.

### DORANTE, ARAMINTE.

Araminte, *à part, émue.*

Cette folle! (*Haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix : c'est une fille aimable et d'un excellent caractere.

Dorante, *d'un air abattu.*

Hélas! Madame, je ne songe point à elle.

Araminte.

Vous ne songez point à elle! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

Dorante, *tristement.*

C'est une erreur où monsieur Remy l'a jettée sans me consulter; et je n'ai point osé dire le

contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle, et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne : je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il falloit désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous auroit peut-être empêché de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais, dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, Madame; et je la verrois à tout instant que je ne croirois pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse! (*Haut.*) Est-elle fille? a-t-elle été mariée?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DORANTE.

Hélas! Madame, elle ne sçait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne sçaurois presque parler d'elle qu'avec transport!

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous? et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pû vous taire? On essaye de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le Ciel d'oser concevoir la plus légere espérance! Être aimé, moi! Non, Madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence, et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'in-

spirer une passion si étonnante; je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, Madame : je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau ni de si aimable qu'elle, et jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE *baisse les yeux, et continue.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne sçaura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bisarre. Que prétendez-vous?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle? Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE.

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait! Est-ce que vous l'avez fait faire?

DORANTE.

Non, Madame; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je

me serois privé de son portrait si je n'avois pû l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pousser à bout. (*Haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, Madame ; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hazard entre les mains : on l'a trouvé ici. (*Montrant la boëte.*) Voyez si ce ne seroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boëte.*

Il est vrai que la chose seroit assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah ! Madame, songez que j'aurois perdu mille fois la vie avant que d'avouer ce que le hazard vous découvre. Comment pourrai-je expier... (*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON *paroît, et s'enfuit.*

Ah!

*(Dorante se leve vîte.)*

ARAMINTE.

Ah Ciel! c'est Marton! Elle vous a vû.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté.*

Non, Madame, non, je ne crois pas; elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vû, vous dis-je. Laissez-moi, allez-vous-en : vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*Quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé!

## SCENE XVI.

### ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, Madame, et est-il nécessaire que je lui parle?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vû d'approchant à ce que tu m'as conté, et qu'il n'en soit plus question, ne t'en mêle plus.

*(Elle sort.)*

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise!

## SCENE XVII.

### DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

Ah! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sçais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin; vous dis-je : je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.





# ACTE III

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

NON, vous dis-je; ne perdons point de tems. La lettre est-elle prête?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà, et j'ai mis dessus: « Rue du Figuier. »

DUBOIS.

Vous êtes bien assûré qu'Arlequin ne sçait pas ce quartier-là?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour sçavoir ce que c'est?

DORANTE.

Sans doute, et je lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marton, que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vîte avec Araminte? Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS.

Oh! oui, point de quartier. Il faut l'achever, pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sçait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit? Ah! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude!

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien! Puisque tu sçavois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi! Elle ne s'en seroit point apperçue, n'est-ce pas? Et d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souf-

fert! Parbleu! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sçais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renvoyera tout-d'un-coup.

DUBOIS.

Je lui en défie. Il est trop tard; l'heure du courage est passée; il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde : tu vois que sa mere la fatigue.

DUBOIS.

Je serois bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah! vraiment, des confusions! Elle n'y est pas. Elle va en essuyer bien d'autres! C'est moi qui, voyant le train que prenoit la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur; et cette femme

ne criera pas? Allez, vîte, plus de raisonnement; laissez-vous conduire

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que, si notre précipitation réussit mal, tu me désesperes.

DUBOIS.

Ah! oui, je sçais bien que vous l'aimez : c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Etes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang froid. Partez, d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Arlequin.

## SCENE II.

### DUBOIS, MARTON.

MARTON, *d'un air triste.*

Je te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, Mademoiselle?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON.

Que cet intendant osoit lever les yeux sur Madame.

DUBOIS.

Ah! oui; vous parlez de ce regard que je lui vis jetter sur elle. Oh! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valoit rien. Il y avoit quelque chose dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi! tant qu'on voudra : je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à Madame qu'on m'avoit assûré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sçais de lui? C'est de la part de madame Argante et de monsieur le Comte que je te parle, et nous avons peur que tu n'ayes pas tout dit à Madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien, tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi! je ne sçais que son insuffisance, dont j'ai instruit Madame.

MARTON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi un dissimulé! Moi garder un secret! Vous avez bien trouvé votre homme! En fait de discrétion, je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison, mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime Madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter : je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étois un sot. Elle est si prévenue...

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh! le diable n'y perd rien, ni moi non plus : car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en sçavoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout-à-l'heure d'appeller Arlequin

pour lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en sçaurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre, oui-dà : ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin : je crois qu'il vient.

## SCENE III.

### DUBOIS, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *voyant Dubois.*

Ah! te voilà donc, mal-bâti?

DUBOIS.

Tenez : n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne?

MARTON.

Que veux-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ne sçauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiselle?

MARTON.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue, et, comme je ne la sçais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui en parle, sinon pour l'injurier. J'aimerois mieux que le diable eût emporté toutes les rues que d'en sçavoir une par le moyen d'un mal-autru comme lui.

DUBOIS, *à Marton, à part.*

Prenez la lettre. (*Haut.*) Non, non, Mademoiselle, ne lui enseignez rien ; qu'il galope.

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire?

MARTON, *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

ARLEQUIN.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, Mademoiselle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

ARLEQUIN.

Ce malhonnête! Va, va trouver le tableau, pour voir comme il se moque de toi.

MARTON, *seule avec Arlequin.*

Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, Mademoiselle ; vous me rendrez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera rendue exactement.

ARLEQUIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude, à cause de monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, *à part.*

L'indigne !

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

ARLEQUIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

## SCENE IV.

### Mme ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *un moment seule.*

Ne disons mot que je n'aye vû ce que ceci contient.

Mme ARGANTE

Eh bien ! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois ?

MARTON.

Rien que ce que vous sçaviez déjà, Madame, et ce n'est pas assez.

Mme ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paroissoit signifier quelque chose de plus.

Mme ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remy, que j'ai envoyé chercher; et, s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille sçaura qu'il ose l'aimer, je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes, et, ne fût-ce que par bienséance, li faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai

fait venir l'intendant que monsieur le Comte lui proposoit. Il est ici, et je le lui présenterai sur le champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau; mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle... Voici monsieur Remy: je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir.

(*Elle veut sortir.*)

## SCENE V.

### M. REMY, Mme ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

M. REMY, *à Marton, qui se retire.*

Bonjour, ma niéce, puisqu'enfin il faut que vous la soyez. Sçavez-vous ce qu'on me veut ici?

MARTON, *brusquement.*

Passez, Monsieur, et cherchez votre niéce ailleurs ; je n'aime point les mauvais plaisans.

(*Elle sort.*)

M. REMY.

Voilà une petite fille bien incivile! (*A madame*

*Argante.*) On m'a dit de votre part de venir ici, Madame : de quoi est-il donc question?

Mme ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah! c'est donc vous, monsieur le procureur?

M. REMY.

Oui, Madame, je vous garantis que c'est moi-même.

Mme ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon?

M. REMY.

Et par quel hazard Madame y trouve-t-elle à redire?

Mme ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMY.

Ma foi, Madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

Mme ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

M. REMY.

Oui, Madame.

Mme ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. Remy.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

Mme Argante.

Non, mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le Comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. Remy, *élevant la voix.*

Celui-ci est nouveau ! Mais, Madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit, personne n'a songé à cela ; et, pourvû qu'il convienne à madame Araminte, tout doit être content ; tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie ?

Mme Argante.

Mais vous avez le ton bien roque, Monsieur Remy.

M. Remy.

Ma foi, vos complimens ne sont point propres à l'adoucir, Madame Argante.

Le Comte.

Doucement, monsieur le procureur, doucement ; il me paroît que vous avez tort.

M. Remy.

Comme vous voudrez, Monsieur le Comte, comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas. Vous sçavez bien que je n'ai pas l'honneur de

vous connoître, et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connoissiez ou non; il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à Madame. Elle n'est pas une étrangere dans la maison.

M. REMY.

Parfaitement étrangere pour cette affaire-ci, Monsieur; on ne peut pas plus étrangère; au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont Madame parle ici d'une maniere choquante.

Mme ARGANTE.

Votre Dorante est un impertinent.

M. REMY.

Bagatelle! ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

Mme ARGANTE.

Dans ma bouche! A qui parle donc ce petit praticien, Monsieur le Comte? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

M. REMY.

Comment donc! m'imposer silence, à moi, procureur! Sçavez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, Madame Argante?

M^me^ ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne sçavez ce que vous dites.

## SCENE VI.

ARAMINTE, M^me^ ARGANTE, M. REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On diroit que vous vous querellez.

M. REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très-à-propos, Madame : il s'agit de Dorante : avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sçache.

M. REMY.

Vous êtes-vous apperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? non vraiment. Je ne le connois que pour un homme très-estimable.

M. REMY.

Au discours que Madame en tient, ce doit

pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre, et on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait, et c'est un impertinent qui déplaît à Madame, qui déplaît à Monsieur qui parle en qualité d'époux futur, et, à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, Monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venois pour sçavoir une chose, Monsieur le Comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi : on se trompe apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est madame Argante...

Mme ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié Monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors : je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMY.

Courage!

Mme ARGANTE, *vivement.*

Paix! vous avez assez parlé. (*A Araminte.*) Je

n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne seroit pas impossible qu'il le fût; je n'en serois pas étonnée.

M. Remy.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission, supposition injurieuse, et tout-à-fait hors d'œuvre.

Mme Argante.

Honnête homme, soit ; du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent, et très-impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

Araminte, *froidement.*

Il restera, je vous assûre.

Mme Argante.

Point du tout; vous ne sçauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime?

M. Remy.

Eh! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache? A vous, à qui il n'a pas affaire?

Araminte.

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

Mme Argante.

Eh! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon françois; qu'il est ce qu'on appelle

amoureux; qu'il soupire pour vous; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

M. REMY.

Dorante?

ARAMINTE, *riant.*

L'objet secret de sa tendresse! Oh! oui, très-secret, je pense. Ah! ah! je ne me croyois pas si dangereuse à voir. Mais, dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi: que sçait-on? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

M. REMY.

Ma foi, Madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerois pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

Mme ARGANTE.

Ceci n'est pas matiere à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre monsieur Remy; laissons-là ce bon homme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

M. REMY, *à Araminte.*

J'ai laissé passer le « bon homme » à cause de vous, au moins; mais le « bon homme » est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mere, vous seriez la premiere à vous moquer de moi si ce que vous me dites me faisoit la moindre impression; ce seroit une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y sçaurois que faire; il faut bien m'y accoutumer, et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avois pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y auroit de la bisarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde : j'aime assez les gens de bonne mine.

## SCENE VII.

ARAMINTE, Mme ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE.

DORANTE.

Je vous demande pardon, Madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et, dans la conjoncture présente, il est naturel que je sçache mon sort.

Mme ARGANTE, *ironiquement.*

Son sort! Le sort d'un intendant : que cela est beau!

M. Remy.

Et pourquoi n'auroit-il pas un sort?

Araminte, *d'un air vif, à sa mere.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (*A Dorante.*) Quelle est cette conjoncture, Monsieur, et le motif de votre inquiétude?

Dorante.

Vous le sçavez, Madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

Araminte.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous : ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

Dorante.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marton vient de m'assûrer que dans une heure je ne serois plus ici.

Araminte.

Marton vous a tenu un fort sot discours.

Mme Argante.

Le terme est encore trop long : il devroit en sortir tout-à-l'heure.

M. Remy, *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

Araminte.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos; fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resteriez : dans cette occasion-ci, c'est à moi-

même que je dois cela; je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire; que ceux qui l'ont amené, sans me consulter, le remmenent, et qu'il n'en soit plus parlé.

## SCENE VIII.

### ARAMINTE, M^me ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON.

MARTON, *froidement.*

Ne vous pressez pas de le renvoyer, Madame; voilà une lettre de recommandation pour lui, et c'est monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment!

MARTON, *donnant la lettre au Comte.*

Un instant, Madame, cela mérite d'être écouté; la lettre est de Monsieur, vous dis-je.

LE COMTE *lit haut.*

*Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf heures du matin chez vous; j'ai bien des choses à vous dire : je crois que je vais sortir de chez la dame que vous sçavez; elle ne peut plus ignorer la*

*malheureuse passion que j'ai prise pour elle, et dont je ne guerirai jamais.*

Mme ARGANTE.

De la passion, entendez-vous, ma fille?

LE COMTE *lit.*

*Un misérable ouvrier que je n'attendois pas est venu ici m'apporter la boëte de ce portrait que j'ai fait d'elle.*

Mme ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sçait peindre.

LE COMTE *lit.*

*J'étois absent, il l'a laissée à une fille de la maison.*

Mme ARGANTE, *à Marton.*

Fille de la maison, cela vous regarde.

LE COMTE *lit.*

*On a soupçonné que ce portrait m'appartenoit : ainsi je pense qu'on va tout découvrir, et qu'avec le chagrin d'être renvoyé et de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore...*

Mme ARGANTE.

Que j'adore! ah! que j'adore!

LE COMTE *lit.*

*J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.*

Mme ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE *lit.*

*Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire capable...*

Mme ARGANTE.

Eh! pourquoi non?

LE COMTE *lit.*

*Mais seulement à cause du peu que je vaux auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime de tant d'honnêtes gens.*

Mme ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant?

LE COMTE *lit.*

*Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille de vous embarquer, et je suis déterminé à vous suivre.*

Mme ARGANTE.

Bon voyage au galant.

M. REMY.

Le beau motif d'embarquement!

Mme ARGANTE.

Hé bien! en avez-vous le cœur net, ma fille?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paroît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite? Vous ne la niez point?

DORANTE.

Madame...

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMY.

Eh bien ! quoi? c'est de l'amour qu'il a; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent, et, tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente; sans compter les mers qu'il veut courir; voilà le mal : car, au reste, s'il étoit riche, le personnage en vaudroit bien un autre; il pourroit bien dire qu'il adore. (*Contrefaisant madame Argante.*) Et cela ne seroit point si ridicule. Accommodez-vous; au reste, je suis votre serviteur, Madame.

(*Il sort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le Comte a amené, Madame?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendant? Allez-vous-en, vous prenez mal votre tems pour me faire des questions.

(*Marton sort.*)

Mme ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison; c'est monsieur le Comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, Madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, Monsieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

Mme ARGANTE.

Mais en effet, je ne vous reconnois pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout : on s'y est mal pris; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensans, que tout m'en choque.

Mme ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aye aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'apperçois que trop, Madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, et je serois fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

Mme ARGANTE.

Non, Monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le Comte; vous allez venir nous trouver

apparemment. Vous n'y songez pas, Araminte, on ne sçait que penser.

## SCENE IX.

### ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, Madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrées : qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent, tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer, plus mort que vif, qui traversoit la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer; il m'a pourtant fait pitié : je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouve mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais qu'on aille donc voir! Quelqu'un l'a-t-il suivi? Que ne le secouriez-vous? Faut-il tuer cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, Madame; j'ai appellé Arlequin, qui ne le quittera pas, et je crois d'ailleurs qu'il

n'arrivera rien : voilà qui est fini; je ne suis venu que pour vous dire une chose, c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à Madame de le voir davantage : ce n'est pas la peine.

ARAMINTE, *sechement.*

Ne vous embarrassez pas, ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis. Je me suis douté qu'elle pourroit vous être utile, et c'est une excellente idée que j'ai eue là, n'est-ce pas, Madame?

ARAMINTE, *froidement.*

Quoi! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scene qui vient de se passer?

DUBOIS, *librement.*

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Méchant valet, ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné.*

Hélas! Madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux! Il falloit m'obéir; je vous avois dit de ne plus vous en mêler : vous m'avez jettée dans tous les désagrémens que je voulois

éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eu sur son compte, et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit : ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importoit peu d'en être instruite : c'est un amour que je n'aurois jamais sçu, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité, qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même : il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voyé jamais, et point de replique.

DUBOIS *s'en va en riant.*

Allons, voilà qui est parfait.

## SCENE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON, *triste.*

La maniere dont vous m'avez renvoyée il n'y a qu'un moment me montre que je vous suis désagréable, Madame, et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, Madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi!

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je suis au désespoir!

ARAMINTE, *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien! restez, Mademoiselle, restez : j'y consens; mais finissons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferois-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, et que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

MARTON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame. D'où vient ma disgrace?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah! Madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas!

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher : car il vient de me parler. J'étois son ennemie, et je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vue : c'est monsieur Remy qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hazard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jetté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton?

MARTON.

Laissons là mes sentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah ! je te la rends toute entiere.

MARTON, *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marton, tu ne l'es pas encore. Tu pleures, et tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'est si cher que vous !

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Arlequin.

## SCENE XI.

### ARAMINTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN, *pleurant et sanglotant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire, car je suis dans une détresse qui me coupe entierement la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marton m'a faite. Ah ! quelle ingrate perfidie !

MARTON.

Laisse là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ah ! cette pauvre lettre ! Quelle excroquerie !

ARAMINTE.

Dis donc.

ARLEQUIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eu dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte, où il pleure.

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

ARLEQUIN.

Le voulez-vous, Madame ? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON, *d'un air triste et attendri.*

Parlez-lui, Madame ; je vous laisse.

ARLEQUIN, *quand Marton est partie.*

Vous ne me répondez point, Madame.

ARAMINTE.

Il peut venir.

## SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paroître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah! je n'ai gueres plus d'assûrance que lui. (*Haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... Je suis si interdit, si tremblant, que je ne sçaurois parler.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos fermiers est venu tantôt, Madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes fermiers!... Cela se peut.

DORANTE.

Oui, Madame... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue.*

Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah! de l'argent!... Nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui... je le recevrai.... vous me le donnerez. (*A part.*) Je ne sçais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne seroit-il pas tems de vous l'apporter ce soir ou demain, Madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous! Comment vous garder jusques-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le tems de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en seroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante : il faut se quitter. On sçait que vous m'aimez, et on croiroit que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas! Madame, que je vais être à plaindre!

ARAMINTE.

Ah! allez, Dorante, chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu! J'avois un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? vous sçavez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-tems m'en dédommager.

D'ailleurs, celui-ci m'auroit été bien cher! Il a été entre vos mains, Madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée; n'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait! Songez-vous que ce seroit avouer que je vous aime.

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame! Quelle idée! qui pourroit se l'imaginer?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jettant à ses genoux.*

Je me meurs!

ARAMINTE.

Je ne sçais plus où je suis. Modérez votre joye; levez-vous, Dorante.

DORANTE *se leve, et tendrement.*

Je ne la mérite pas. Cette joye me transporte. Je ne la mérite pas, Madame. Vous allez me l'ôter, mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment! que voulez-vous dire?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidens qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique qui sçavoit mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a pour ainsi dire forcé de consentir à son stratagême : il vouloit me faire valoir auprès de vous. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractere ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque tems sans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous, je vous haïrois sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paroît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi! la charmante Araminte daigne me justifier?

ARAMINTE.

Voici le Comte avec ma mere; ne dites mot, et laissez-moi parler.

## SCENE DERNIERE.

### DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE, *voyant Dorante.*

Quoi! le voilà encore!

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mere. (*Au Comte.*) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser. Vous méritez qu'on vous aime; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

Mme ARGANTE.

Quoi donc! que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entends, Madame, et, sans l'avoir dit à

Madame (*montrant madame Argante*), je songeois à me retirer. J'ai deviné tout : Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimoit; il vous a plu, vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous alliez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

Mme ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là!

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion, que nous réglerons à l'amiable; j'ai dit que je ne plaiderois point, et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux; envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

Mme ARGANTE.

Ah! la belle chûte! ah! ce maudit intendant! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira, mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colere, et finissons.

(*Ils sortent.*)

DUBOIS.

Ouf! ma gloire m'accable; je mériterois bien d'appeler cette femme-là ma bru.

ARLEQUIN.

Pardi, nous nous soucions bien de ton tableau à présent ! L'original nous en fournira bien d'autres copies.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

# LES SINCERES

## COMÉDIE

*Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 13 janvier 1739.*

## ACTEURS.

LA MARQUISE.

DORANTE.

ARAMINTE.

ERGASTE.

LISETTE, suivante de la Marquise.

FRONTIN, valet d'Ergaste.

*La scene se passe en campagne, chez la Marquise*



# LES SINCERES

## SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN. *Ils entrent chacun d'un côté.*

LISETTE.

Ah! Mons Frontin, puisque je vous trouve, vous m'épargnez la peine de parler à votre maître de la part de ma maîtresse. Dites-lui qu'actuellement elle achève une lettre qu'elle voudroit bien qu'il envoie à Paris porter avec les siennes. Entendez-vous? Adieu.

(*Elle s'en va, puis s'arrête.*)

FRONTIN.

Serviteur. (*A part.*) On diroit qu'elle ne se soucie point de moi. Je pourrois donc me confier à elle. Mais la voilà qui s'arrête.

LISETTE, *à part.*

Il ne me retient point, c'est bon signe. (*A Frontin.*) Allez donc.

FRONTIN.

Il n'y a rien qui presse; Monsieur a plusieurs lettres à écrire, à peine commence-t'il la premiere : ainsi soyez tranquille.

LISETTE.

Mais il seroit bon de le prévenir, de crainte...

FRONTIN.

Je n'en irai pas un moment plustôt, je sçais mon compte.

LISETTE.

Oh! je reste donc pour prendre mes mesures suivant le tems qu'il vous plaira de prendre pour vous déterminer..

FRONTIN, *à part.*

Ah! nous y voilà. Je me doutois bien que je ne lui étois pas indifférent : cela étoit trop difficile. (*A Lisette.*) De conversation, il ne faut pas en attendre, je vous en avertis : je m'appelle Frontin le taciturne.

LISETTE.

Bien vous en prend, car je suis muette.

FRONTIN.

Coëffée comme vous l'êtes, vous aurez de la peine à me le persuader.

LISETTE.

Je me tais cependant.

FRONTIN.

Oui, vous vous taisez en parlant.

LISETTE, *à part.*

Ce garçon-là ne m'aime point : je puis me fier à lui.

FRONTIN.

Tenez, je vous vois venir; abrégeons. Comment me trouvez-vous?

LISETTE.

Moi? je ne vous trouve rien.

FRONTIN.

Je dis : Que pensez-vous de ma figure?

LISETTE.

De votre figure? Mais est-ce que vous en avez une? Je ne la voyois pas. Auriez-vous par hazard dans l'esprit que je songe à vous?

FRONTIN.

C'est que ces accidens-là me sont si familiers!

LISETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! Vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme si vous n'étiez pas au monde. Et moi, comment me trouvez-vous, à mon tour?

FRONTIN.

Vous venez de me voler ma réponse.

LISETTE.

Tout de bon?

FRONTIN.

Vous étes jolie, dit-on?

LISETTE.

Le bruit en court.

FRONTIN.

Sans ce bruit-là, je n'en sçaurois pas le moindre mot.

LISETTE, *joyeuse.*

Grand merci. Vous étes mon homme : voilà ce que je demandois.

FRONTIN, *joyeux.*

Vous me rassurez. Mon mérite m'avoit fait peur.

LISETTE, *riant.*

On appelle cela avoir peur de son ombre.

FRONTIN.

Je voudrois pourtant, de votre part, quelque chose de plus sûr que l'indifférence; il seroit à souhaiter que vous aimassiez ailleurs.

LISETTE.

Monsieur le fat, j'ai votre affaire. Dubois, que monsieur Dorante a laissé à Paris, et auprès de qui vous n'étes qu'un magot, a toute mon inclination. Prenez seulement garde à vous.

FRONTIN.

Marthon, l'incomparable Marthon, qu'Araminte n'a pas amenée avec elle, et devant qui toute sou-

brette est plus ou moins guenon, est la souveraine de mon cœur.

LISETTE.

Qu'elle le garde. Grace au Ciel, nous voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos maîtres.

FRONTIN.

Oui, ma fille, rompons, brisons, détruisons : c'est à quoi j'aspirois.

LISETTE.

Ils s'imaginent sympatiser ensemble, à cause de leur prétendu caractere de sincerité.

FRONTIN.

Pourrois-tu me dire au juste le caractere de ta maîtresse?

LISETTE.

Il y a bien des choses dans ce portrait-là. En gros, je te dirai qu'elle est vaine, envieuse et caustique; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités : impitoyablement muette à cet égard, et muette de mauvaise humeur; fiere de son caractere sec et formidable, qu'elle appelle austerité de raison; elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, et se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié, pourvû qu'elle y prime : il faut que son amie soit sa sujette, et jouisse avec respect de ses bonnes graces; c'est vous qui l'aimez, c'est

elle qui vous le permet; vous étes avec elle, vous la servez, et elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons; sans son esprit, qui la rend méchante, elle auroit le meilleur cœur du monde. Vos louanges la chagrinent, dit-elle; mais c'est comme si elle vous disoit : « Louez-moi encore du chagrin qu'elles me font. »

FRONTIN.

Ah! l'espiégle!

LISETTE.

Quant à moi, j'ai là-dessus une petite maniere qui l'enchante : c'est que je la loue brusquement, du ton dont on querelle; je boude en la louant, comme si je la grondois d'être louable; et voilà sur tout l'espéce d'éloges qu'elle aime, parce qu'ils n'ont pas l'air flatteur, et que sa vanité hypocrite peut les savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste et qui la coëffe; dans les premiers jours, je tâchai de faire de mon mieux, je déployai tout mon sçavoir-faire. « Hé! mais, Lisette, finis donc, me disoit-elle; tu y regardes de trop près, tes scrupules m'ennuyent. » Moi, j'eus la bêtise de la prendre au mot, et je n'y fis plus tant de façons; je l'expédiois un peu aux dépens des graces. Oh! ce n'étoit pas là son compte! Aussi me brusquoit-elle; je la trouvois aigre, acariâtre : « Que vous étes gauche! Laissez-moi, vous ne sçavez ce que vous faites. » Ouais, dis-je, d'où cela vient-il? Je le devinai :

c'est que c'étoit une coquette qui vouloit l'être sans que je le sûsse, et qui prétendoit que je la fûsse pour elle; son intention, ne vous déplaise, étoit que je fisse violence à la profonde indifférence qu'elle affectoit là dessus. Il falloit que je servisse sa coquetterie sans la connoître, que je prisse cette coquetterie sur mon compte, et que Madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art sans qu'il y eût de sa faute.

FRONTIN.

Ah! le bon petit caractere pour nos desseins!

LISETTE.

Et ton maître?

FRONTIN.

Oh! ce n'est pas de même; il dit ce qu'il pense de tout le monde, mais il n'en veut à personne; ce n'est pas par malice qu'il est sincere, c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par là. Si pour paroître franc il faloit mentir, il mentiroit. C'est un homme qui vous demanderoit volontiers non pas: « M'estimez-vous? » mais : « Etes-vous étonné de moi ? » Son but n'est pas de persuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il est autrement fait qu'eux, qu'il ne ressemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur disant leurs défauts, vous le chatouillez, lui, vous le comblez d'aise, en lui disant les siens, parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir : aussi personne ne dit-

il tant de mal de lui que lui-même; il en dit plus qu'il n'en sçait. A son compte, il est si imprudent, il a si peu de capacité, il est si borné, quelquefois si imbécile! Je l'ai entendu s'accuser d'être avare, lui qui est libéral; sur quoi on leve les épaules, et il triomphe. Il est connu par tout pour homme de cœur, et je ne désespere pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron : car, plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses, et plus il a de goût à les faire, à cause du caractere original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de son ami, brouillez-vous avec lui, la recette est sûre : vanter son ami, cela est trop peuple; mais louer son ennemi, le porter aux nues, voilà le beau! Je te l'acheverai par un trait. L'autre jour, un homme contre qui il avoit un procès presque sûr vint lui dire : « Tenez, ne plaidons plus, jugez vous-même, je vous prens pour arbitre, je m'y engage. » Là-dessus, voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire, le voilà qui pese, qui prononce gravement contre lui, et qui perd son procès pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même · il fut huit jours enyvré du bruit que cela fit dans le monde.

LISETTE

Ah çà, profitons de leur marote pour les brouiller ensemble; inventons, s'il le faut, mentons, peut-être même nous en épargneront-ils la peine.

FRONTIN.

Oh ! je ne me soucie pas de cette épargne-là ; je ments fort aisément, cela ne me coûte rien.

LISETTE.

C'est-à-dire que vous êtes né menteur : chacun a ses talens. Ne pourrions-nous pas imaginer d'avance quelque matiere de combustion toute prête? Nous sommes gens d'esprit.

FRONTIN.

Attens ; je rêve.

LISETTE.

Chut ! Voici ton maître.

FRONTIN.

Allons donc achever ailleurs.

LISETTE.

Je n'ai pas le tems, il faut que je m'en aille.

FRONTIN.

Hé bien, dès qu'il n'y sera plus, auras-tu le tems de revenir ? Je te dirai ce que j'imagine.

LISETTE.

Oui, tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart-d'heure. Adieu.

FRONTIN.

Hé ! à propos, puisque voilà Ergaste, parle-lui de la lettre de madame la Marquise.

LISETTE.

Soit.

## SCENE II.

### ERGASTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Monsieur, Lisette a un mot à vous dire.

LISETTE.

Oui, Monsieur, madame la Marquise vous prie de n'envoyer votre commissionnaire à Paris qu'après qu'elle lui aura donné une lettre.

ERGASTE, *s'arrêtant.*

Hem?

LISETTE, *haussant le ton.*

Je vous dis qu'elle vous prie de n'envoyer votre messager qu'après qu'il aura reçû une lettre d'elle.

ERGASTE.

Qui est-ce qui me prie?

LISETTE, *plus haut.*

C'est madame la Marquise.

ERGASTE.

Ah! oui, j'entens.

LISETTE, *à Frontin.*

Cela est bienheureux! Heu! le haïssable homme!

FRONTIN.

Conserve-lui ces bons sentimens, nous en ferons quelque chose.

## SCENE III.

ARAMINTE; ERGASTE, *rêvant.*

ARAMINTE.

Me voyez-vous, Ergaste?

ERGASTE, *toujours rêvant.*

Oui, voilà qui est fini, vous dis-je, j'entens.

ARAMINTE.

Qu'entendez-vous ?

ERGASTE.

Ah ! Madame, je vous demande pardon, je croyois parler à Lisette.

ARAMINTE.

Je venois à mon tour rêver dans cette salle.

ERGASTE.

J'y étois à peu près dans le même dessein.

ARAMINTE.

Souhaitez-vous que je vous laisse seul, et que je passe sur la terrasse? Cela m'est indifférent.

ERGASTE.

Comme il vous plaira, Madame.

ARAMINTE.

Toujours de la sincerité. Mais, avant que je vous

quitte, dites-moi, je vous prie, à quoi vous rêvez tant. Seroit-ce à moi, par hasard?

ERGASTE.

Non, Madame.

ARAMINTE.

Est-ce à la Marquise?

ERGASTE.

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Vous l'aimez donc?

ERGASTE.

Beaucoup.

ARAMINTE.

Et le sait-elle?

ERGASTE.

Pas encore, j'ai différé jusqu'ici de le lui dire.

ARAMINTE.

Ergaste, entre nous, je serois assez fondée à vous appeller infidéle.

ERGASTE.

Moi, Madame?

ARAMINTE.

Vous-même; il est certain que vous m'aimiez avant que de venir ici.

ERGASTE.

Vous m'excuserez, Madame.

ARAMINTE.

J'avoue que vous ne me l'avez pas dit; mais

vous avez eu des empressemens pour moi; ils étoient même fort vifs.

ERGASTE.

Cela est vrai.

ARAMINTE.

Et, si je ne vous avois pas amené chez la Marquise, vous m'aimeriez actuellement.

ERGASTE.

Je crois que la chose étoit immanquable.

ARAMINTE.

Je ne vous blame point; je n'ai rien à disputer à la Marquise, elle l'emporte en tout sur moi.

ERGASTE.

Je ne dis pas cela; votre figure ne le céde pas à la sienne.

ARAMINTE.

Lui trouvez-vous plus d'esprit qu'à moi?

ERGASTE.

Non, vous en avez pour le moins autant qu'elle.

ARAMINTE.

En quoi me la préferez-vous donc? Ne m'en faites point mystere.

ERGASTE.

C'est que, si elle vient à m'aimer, je m'en fierai plus à ce qu'elle me dira qu'à ce que vous m'auriez dit.

ARAMINTE.

Comment! Me croyez-vous fausse?

ERGASTE.

Non ; mais vous êtes si gracieuse, si polie...

ARAMINTE.

Hé bien ! est-ce un défaut ?

ERGASTE.

Oui, car votre douceur naturelle et votre politesse m'auroient trompé : elles ressemblent à de l'inclination.

ARAMINTE.

Je n'ai pas cette politesse et cet air de douceur avec tout le monde. Mais il n'est plus question du passé. Voici la Marquise ; ma présence vous gêneroit, et je vous laisse.

ERGASTE, *à part.*

Je suis assez content de tout ce qu'elle m'a dit ; elle m'a parlé assez uniment.

## SCENE IV.

### LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

Ah ! vous voici, Ergaste ? Je n'en puis plus ! J'ai le cœur affadi des douceurs de Dorante, que je quitte. Je me mourois déja des sots discours de cinq ou six personnes d'avec qui je sortois, et qui me sont venues voir. Vous êtes bien heureux de ne

vous y être pas trouvé. La sotte chose que l'humanité! qu'elle est ridicule! que de vanité! que de duperies! que de petitesse! Et tout cela faute de sincérité de part et d'autre. Si les hommes vouloient se parler franchement, si on n'étoit point applaudi quand on s'en fait accroire, insensiblement l'amour-propre se rebuteroit d'être impertinent, et chacun n'oseroit plus s'évaluer que ce qu'il vaut. Mais, depuis que je vis, je n'ai encor vû qu'un homme vrai; et, en fait de femmes, je n'en connois point de cette espece.

ERGASTE.

Et moi j'en connois une. Devinez-vous qui c'est?

LA MARQUISE.

Non, je n'y suis point.

ERGASTE.

Hé, parbleu! c'est vous, Marquise; où voulez-vous que je la prenne ailleurs?

LA MARQUISE.

Hé bien! vous êtes l'homme dont je vous parle: aussi m'avez-vous prévenue d'une estime pour vous, d'une estime...

ERGASTE.

Quand je dis vous, Marquise, c'est sans faire réflexion que vous êtes là; je vous le dis comme je le dirois à un autre, je vous le raconte.

LA MARQUISE.

Comme, de mon côté, je vous cite sans vous voir : c'est un étranger à qui je parle.

ERGASTE.

Oui, vous m'avez surpris; je ne m'attendois pas à un caractere comme le vôtre. Quoi! dire inflexiblement la vérité! La dire à vos amis même! Quoi! voir qu'il ne vous échappe jamais un mot à votre avantage!

LA MARQUISE.

Hé mais, vous qui parlez, faites-vous autres choses que de vous critiquer sans cesse?

ERGASTE.

Revenons à vos originaux : quelle sorte de gens étoit-ce?

LA MARQUISE.

Ah! les sottes gens! L'un étoit un jeune homme de vingt-huit à trente ans, un fat toujours agité du plaisir de se sentir fait comme il est; il ne sçauroit s'accoutumer à lui : aussi sa petite ame n'a-t-elle qu'une fonction, c'est de promener son corps comme la merveille de nos jours; c'est d'aller toujours disant : « Voyez mon envelope, voilà l'attrait de tous les cœurs, voilà la terreur des maris et des amans, voilà l'écueil de toutes les sagesses. »

ERGASTE, *riant.*

Ah! la risible créature!

LA MARQUISE.

Imaginez-vous qu'il n'a précisément qu'un objet dans la pensée, c'est de se montrer; quand il rit, quand il s'étonne, quand il vous approuve, c'est qu'il se montre. Se tait-il, change-t-il de contenance, se tient-il sérieux : ce n'est rien de tout cela qu'il veut faire, c'est qu'il se montre, c'est qu'il vous dit : « Regardez-moi, remarquez mes gestes et mes attitudes, voyez mes graces dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis; voyez mon air fin, mon air leste, mon air cavalier, mon air dissipé. En voulez-vous du vif, du fripon, de l'agréablement étourdi? En voilà. » Il diroit volontiers à tous les amans : « N'est-il pas vrai que ma figure vous chicane? » A leurs maîtresses : « Où en seroit votre fidélité si je voulois ? » A l'indifférente : « Vous n'y tenez point, je vous réveille, n'est-ce pas? » A la prude : « Vous me lorgnez en dessous. » A la vertueuse : « Vous résistez à la tentation de me regarder. » A la jeune fille : « Avouez que votre cœur est émû. » Il n'y a pas jusqu'à la personne âgée qui, à ce qu'il croit, dit en elle-même, en le voyant : « Quel dommage que je ne sois plus jeune! »

ERGASTE, *riant.*

Ah! ah! ah! je voudrois bien que le personnage vous entendît.

LA MARQUISE.

Il sentiroit que je n'exagere pas d'un mot. Il a

parlé d'un mariage qui a pensé se conclure pour lui, mais que trois ou quatre femmes jalouses, désespérées et méchantes ont trouvé sourdement le secret de faire manquer; cependant il ne sçait pas encore ce qui arrivera : il n'y a que les parens de la fille qui se sont dédits, mais elle n'est pas de leur avis. Il sçait de bonne part qu'elle est triste, qu'elle est changée; il est même question de pleurs: elle ne l'a pourtant vû que deux fois. Et ce que je vous dis là, je vous le rens un peu plus clairement qu'il ne l'a conté. Un fat se doute toujours un peu qu'il l'est, et, comme il a peur qu'on ne s'en doute aussi, il biaise, il est fat le plus modestement qu'il lui est possible; et c'est justement cette modestie-là qui rend sa fatuité sensible.

ERGASTE, *riant.*

Vous avez raison.

LA MARQUISE.

A côté de lui étoit une nouvelle mariée, d'environ trente ans, de ces visages d'un blanc fade, et qui font une phisionomie longue et sotte; et cette nouvelle épousée, telle que je vous la dépeins, avec ce visage qui, à dix ans, étoit antique, prenoit des airs enfantins dans la conversation; vous eussiez dit d'une petite fille qui vient de sortir de dessous l'aîle de pere et de mere. Figurez-vous qu'elle est toute étonnée de la nouveauté de son état; elle n'a point de contenance assurée; ses innocens appas

sont encore tout confus de son aventure; elle n'est pas encore bien sûre qu'il soit honnête d'avoir un mari; elle baisse les yeux quand on la regarde; elle ne croit pas qu'il lui soit permis de parler si on ne l'interroge; elle me faisoit toujours une inclination de tête en me répondant, comme si elle m'avoit remerciée de la bonté que j'avois de faire comparaison avec une personne de son âge; elle me traitoit comme une mere, moi qui suis plus jeune qu'elle : ah! ah! ah!

ERGASTE.

Ah! ah! ah! Il est vrai que, si elle a trente ans, elle est à peu près votre aînée de deux.

LA MARQUISE.

De près de trois, s'il vous plaît.

ERGASTE, *riant.*

Est-ce là tout?

LA MARQUISE.

Non, car il faut que je me venge de tout l'ennui que m'ont donné ces originaux. Vis-à-vis de la petite fille de trente ans étoit une assez grosse et grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui nous étaloit glorieusement son embonpoint, et qui prend l'épaisseur de ses charmes pour de la beauté; elle est veuve, fort riche, et il y avoit auprès d'elle un jeune homme, un cadet, qui n'a rien et qui s'épuise en platitudes pour lui faire sa cour. On a parlé du dernier bal de l'Opera. « J'y étois,

a-t'elle dit, et j'y trompai mes meilleurs amis; ils ne me reconnurent point. —Vous, Madame, a-t'il repris; vous n'êtes pas reconnoissable? Ah! je vous en défie; je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête. — Eh! comment cela, Monsieur? — Oui, Madame, à je ne sçais quoi de noble et d'aisé qui ne pouvoit appartenir qu'à vous; et puis vous ôtâtes un gand, et comme, grace au Ciel, nous avons une main qui ne ressemble guere à d'autres, en la voyant je vous nommai. » Et cette main sans pair, si vous l'aviez vûe, Monsieur, est assez blanche, mais large, ne vous déplaise, mais charnue, mais boursouflée, mais courte, et tient au bras le mieux nourri que j'aie vû de ma vie. Je vous en parle sçavamment, car la grosse dame au grand air de tête prit long-tems du tabac pour exposer cette main unique qui a de l'étoffe pour quatre, et qui finit par des doigts d'une grosseur, d'une briéveté, à la différence de ceux de la petite fille de trente ans, qui sont comme des filets.

ERGASTE, *riant.*

Un peu de variété ne gâte rien.

LA MARQUISE.

Notre cercle finissoit par un petit homme qu'on trouvoit si plaisant, si sémillant, qui ne dit rien et qui parle toujours, c'est-à-dire qu'il a l'action vive, l'esprit froid et la parole éternelle. Il étoit auprès d'un homme grave, qui décide par mono-

syllabes, et dont la compagnie paroissoit faire grand cas ; mais, à vous dire vrai, je soupçonne que tout son esprit est dans sa perruque : elle est ample et respectable, et je le crois fort borné quand il ne l'a pas. Les perruques m'ont si souvent trompée que je n'y crois plus.

ERGASTE, *riant.*

Il est constant qu'il y a de certaines têtes sur lesquelles elles en imposent.

LA MARQUISE.

Grace au Ciel, la visite a été courte : je n'aurois pû la soutenir long-tems, et je viens respirer avec vous. Quelle difference de vous à tout le monde ! Mais dites sérieusement, vous êtes donc un peu content de moi?

ERGASTE.

Plus que je ne puis dire.

LA MARQUISE.

Prenez garde, car je vous crois à la lettre ; vous répondrez de ma raison là-dessus, je vous l'abandonne.

ERGASTE.

Prenez garde aussi de m'estimer trop.

LA MARQUISE.

Vous, Ergaste ? Vous êtes un homme admirable. Vous me diriez que je suis parfaite que je n'en appellerois pas. Je ne parle pas de la figure, entendez-vous?

ERGASTE.

Oh! de celle-là, vous vous en passeriez bien, vous l'avez de trop.

LA MARQUISE.

Je l'ai de trop! Avec quelle simplicité il s'exprime! Vous me charmez, Ergaste, vous me charmez... A propos, vous envoyez à Paris; dites à votre homme qu'il vienne chercher une lettre que je vais achever.

ERGASTE.

Il n'y a qu'à le dire à Frontin, que je vois. Frontin!

## SCENE V.

FRONTIN, ERGASTE, LA MARQUISE.

FRONTIN.

Monsieur...

ERGASTE.

Suivez Madame, elle va vous donner une lettre que vous remettrez à celui que je fais partir pour Paris.

FRONTIN.

Il est lui-même chez Madame, qui attend la lettre.

LA MARQUISE.

Il l'aura dans un moment. J'apperçois Dorante qui se promene là-bas, et je me sauve.

ERGASTE.

Et moi je vais faire mes paquets

## SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE, *qui survient.*

FRONTIN.

Ils me paroissent bien satisfaits tous deux. Oh! n'importe, cela ne sçauroit durer.

LISETTE.

Eh bien, me voilà revenue; qu'as-tu imaginé?

FRONTIN.

Toutes réflexions faites, je conclus qu'il faut d'abord commencer par nous brouiller tous deux.

LISETTE.

Que veux-tu dire? A quoi cela nous menera-t'il?

FRONTIN.

Je n'en sçais encore rien; je ne saurois t'expliquer mon projet : j'aurois de la peine à me l'expliquer à moi-même. Ce n'est pas un projet, c'est une confusion d'idées fort spirituelles, qui n'ont peut-être pas le sens commun, mais qui me flattent.

Je verrai clair à mesure ; à présent je n'y vois goute. J'aperçois pourtant en perspective des discordes, des querelles, des dépits, des explications, des rancunes : tu m'accuseras, je t'accuserai, on se plaindra de nous, tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit. Tu n'y comprens rien, la chose est obscure ; j'essaye, je hasarde ; je te conduirai, et tout ira bien. M'entens-tu un peu?

LISETTE.

Oh! belle demande ! Cela est si clair!

FRONTIN.

Paix ! voici nos gens qui arrivent : tu sais le rolle que je t'ai donné ; obéis, j'aurai soin du reste.

## SCENE VII.

### DORANTE, ARAMINTE, LISETTE, FRONTIN.

DORANTE.

Ah ! c'est vous, Lisette ? Nous avons crû qu'Ergaste et la Marquise se promenoient ici.

LISETTE.

Non, Monsieur, mais nous parlions d'eux à votre profit.

DORANTE.

A mon profit? Et que peut-on faire pour moi ?

La Marquise est à la veille d'épouser Ergaste : il y a du moins lieu de le croire, à l'empressement qu'ils ont l'un pour l'autre.

FRONTIN.

Point du tout, nous venons tout-à-l'heure de rompre ce mariage, Lisette et moi, dans notre petit conseil.

ARAMINTE.

Sur ce pied-là, vous ne vous aimez donc pas, vous autres ?

LISETTE.

On ne peut pas moins.

FRONTIN.

Mon étoile ne veut pas que je rende justice à Mademoiselle.

LISETTE.

Et la mienne veut que je rende justice à Monsieur.

FRONTIN.

Nous avions déja conclu d'affaire avec d'autres, et Madame loge chez elle la petite personne que j'aime.

ARAMINTE.

Quoi, Marton ?

FRONTIN.

Vous l'avez dit, Madame, mon amour est de sa façon. Quant à Mademoiselle, son cœur est allé à Dubois : c'est lui qui le possede.

DORANTE.

J'en serois charmé, Lisette.

LISETTE.

Laissons là ce détail, vous aimez toujours ma maîtresse; dans le fond, elle ne vous haïssoit pas, et c'est vous qui l'épouserez, je vous la donne.

FRONTIN.

Et c'est Madame à qui je prens la liberté de transporter mon maître.

ARAMINTE, *riant.*

Vous me le transportez, Frontin! Eh! que sçavez-vous si je voudrai de lui?

LISETTE.

Madame a raison, tu ne lui ferois pas là un grand présent.

ARAMINTE.

Vous parlez fort mal, Lisette; ce que j'ai répondu à Frontin ne signifie rien contre Ergaste, que je regarde comme un des hommes les plus dignes de l'attachement d'une femme raisonnable.

LISETTE, *d'un ton ironique.*

A la bonne heure; je le trouvois un homme fort ordinaire, et je vais le regarder comme un homme fort rare.

FRONTIN.

Pour le moins aussi rare que ta maîtresse (soit dit sans préjudice de la reconnoissance que j'ai pour la bonne chére que j'ai fait chez elle).

DORANTE.

Alte-là, faquin ! Prenez garde à ce que vous direz de madame la Marquise.

FRONTIN.

Monsieur, je défens mon maître.

LISETTE.

Voyez donc cet animal. C'est bien à toi à parler d'elle ; tu nous fais là une belle comparaison.

FRONTIN, *criant*.

Qu'appelles-tu une comparaison?

ARAMINTE.

Allez, Lisette, vous êtes une impertinente avec vos airs méprisans contre un homme dont je prens le parti, et votre maîtresse elle-même me fera raison du peu de respect que vous avez pour moi.

LISETTE.

Pardi, voilà bien du bruit pour un petit mot ! C'est donc le phœnix, monsieur Ergaste?

FRONTIN.

Ta maîtresse en est-elle un plus que nous ?

DORANTE.

Paix ! vous dis-je.

FRONTIN.

Monsieur, je suis indigné : qu'est-ce donc que sa maîtresse a qui la releve tant au-dessus de mon maître? On sçait bien qu'elle est aimable, mais il y en a encore de plus belles, quand ce ne seroit que Madame.

DORANTE, *haut.*

Madame n'a que faire là-dedans, maraut; mais je te donnerois cent coups de bâton sans la considération que j'ai pour ton maître.

## SCENE VIII.

### DORANTE, FRONTIN, ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Qu'est-ce donc, Dorante? Il me semble que tu cries? Est-ce ce coquin-là qui te fâche?

DORANTE.

C'est un insolent.

ERGASTE.

Qu'as-tu donc fait, malheureux?

FRONTIN.

Monsieur, si la sincerité loge quelque part, c'est dans votre cœur; parlez : la plus belle femme du monde, est-ce la Marquise?

ERGASTE.

Non; qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie-là, butord? La Marquise est aimable, et non pas belle.

FRONTIN, *joyeux.*

Comme un ange.

ERGASTE.

Sans aller plus loin, Madame a des traits plus réguliers qu'elle.

FRONTIN.

J'ai prononcé de même sur ces deux articles, et Monsieur s'emporte; il dit que, sans vous, la dispute finiroit sur mes épaules. Je vous laisse mon droit à soutenir, et je me retire avec votre suffrage.

## SCENE IX.

ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

ERGASTE, *riant.*

Quoi! Dorante, c'est là ce qui t'irrite? A quoi songes-tu donc? Eh mais, je suis persuadé que la Marquise elle-même ne se pique pas de beauté : elle n'en a que faire pour être aimée.

DORANTE.

Quoi qu'il en soit, nous sommes amis : l'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué, et j'espere que tu voudras bien t'en défaire; et, s'il le faut, je t'en ferai prier par la Marquise, sans lui dire ce dont il s'agit.

ERGASTE.

Je te demande grace pour lui, et je suis sûr que

la Marquise te la demandera elle-même. Au reste, j'étois venu sçavoir si vous n'avez rien à mander à Paris, où j'envoie un de mes gens qui va partir. Peut-il vous être utile?

ARAMINTE.

Je le chargerai d'un petit billet, si vous le voulez bien.

ERGASTE, *lui donnant la main.*

Allons, Madame, vous me le donnerez à moi-même.

(*La Marquise arrive au moment qu'ils sortent.*)

## SCENE X.

LA MARQUISE, ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

LA MARQUISE.

Eh! où allez-vous donc tous deux?

ERGASTE.

Madame va me remettre un billet pour être porté à Paris, et je reviens ici dans le moment, Madame.

## SCENE XI.

### DORANTE, LA MARQUISE.

(*Après s'être regardés, et avoir gardé un grand silence.*)

LA MARQUISE.

Eh bien, Dorante, me promenerai-je avec un muet?

DORANTE.

Dans la triste situation où me met votre indifférence pour moi, je n'ai rien à dire, et je ne sai que soupirer.

LA MARQUISE, *tristement.*

Une triste situation et des soupirs! Que tout cela est triste! que vous êtes à plaindre! Mais soupirez-vous quand je n'y suis point, Dorante? J'ai dans l'esprit que vous me gardez vos langueurs.

DORANTE.

Eh! Madame, n'abusez point du pouvoir de votre beauté : ne vous suffit-il pas de me préférer un rival? pouvez-vous encore avoir la cruauté de railler un homme qui vous adore?

LA MARQUISE.

Qui m'adore! L'expression est grande et magnifique, assurément; mais je lui trouve un défaut,

c'est qu'elle me glace, et vous ne la prononcez jamais que je ne sois tentée d'être aussi muette qu'une idole.

DORANTE.

Vous me désespérez. Fut-il jamais d'homme plus mal traité que je le suis? fut-il de passion plus méprisée?

LA MARQUISE.

Passion, j'ai vû ce mot-là dans *Cyrus* ou dans *Cléopâtre*. Eh! Dorante, vous n'êtes pas indigne qu'on vous aime; vous avez de tout : de l'honneur, de la naissance, de la fortune, et même des agrémens; je dirai même que vous m'auriez peut-être plû; mais je n'ai jamais pû me fier à votre amour; je n'y ai point de foi, vous l'exagerez trop; il révolte la simplicité de caractere que vous me connoissez. M'aimez-vous beaucoup? ne m'aimez-vous gueres? faites-vous semblant de m'aimer? C'est ce que je ne saurois décider. Eh! le moyen d'en juger mieux, à travers toutes les emphases ou toutes les impostures galantes dont vous l'enveloppez! Je ne sai plus que soupirer, dites-vous. Y a-t'il rien de si plat? Un homme qui aime une femme raisonnable ne dit point : « Je soupire » (ce mot-là n'est pas assez sérieux pour lui, pas assez vrai); il dit : « Je vous aime, je voudrois bien que vous m'aimassiez, je suis bien mortifié que vous ne m'aimiez pas. » Voilà tout, et il n'y a que cela

dans votre cœur non plus. Vous n'y verrez ni que vous m'adorez, car c'est parler en poëte; ni que vous êtes désesperé, car il faudroit vous enfermer; ni que je suis cruelle, car je vis doucement avec tout le monde; ni peut-être que je suis belle, quoiqu'à tout prendre, il se pourroit que je la fusse, et je demanderai à Ergaste ce qui en est; je compterai sur ce qu'il me dira; il est sincere : c'est parlà que je l'estime, et vous me rebutez par le contraire.

DORANTE, *vivement.*

Vous me poussez à bout; mon cœur en est plus croyable qu'un misantrope qui voudra peut-être passer pour sincere à vos dépens et aux dépens de la sincerité même. A mon égard je n'exagere point : je dis que je vous adore, et cela est vrai; ce que je sens pour vous ne s'exprime que par ce mot-là. J'appelle aussi mon amour une passion, parce que c'en est une. Je dis que votre raillerie me désespere, et je ne dis rien de trop; je ne saurois rendre autrement la douleur que j'en ai; et s'il ne faut pas m'enfermer, c'est que je ne suis qu'affligé, et non pas insensé. Il est encore vrai que je soupire, et que je meurs d'être méprisé. Oui, je m'en meurs; oui, vos railleries sont cruelles, elles me pénetrent le cœur, et je le dirai toujours. Adieu, Madame : voici Ergaste, cet homme si sincere, et je me re-

tire. Jouissez à loisir de la froide et orgueilleuse tranquillité avec laquelle il vous aime.

La Marquise, *le voyant s'en aller.*

Il en faut convenir, ces dernieres fictions sont assez pathétiques.

## SCENE XII.

### LA MARQUISE, ERGASTE.

Ergaste.

Je suis charmé de vous trouver seule, Marquise; je ne m'y attendois pas. Je viens d'écrire à mon frere à Paris : savez-vous ce que je lui mande? Ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

La Marquise.

Quoi donc?

Ergaste.

Que je vous aime.

La Marquise, *riant.*

Je le savois, je m'en étois apperçue.

Ergaste.

Ce n'est pas là tout; je lui marque encore une chose.

La Marquise.

Qui est?

ERGASTE.

Que je croyois ne vous pas déplaire.

LA MARQUISE.

Toutes vos nouvelles sont donc vraies.

ERGASTE.

Je vous reconnois à cette réponse franche.

LA MARQUISE.

Si c'étoit le contraire, je vous le dirois tout aussi uniment.

ERGASTE.

A ma premiere lettre, si vous voulez, je manderai tout net que je vous épouserai bientôt.

LA MARQUISE.

Eh! mais apparemment.

ERGASTE.

Et, comme on peut se marier à la campagne, je pourrai même mander que c'en est fait.

LA MARQUISE, *riant.*

Attendez; laissez-moi respirer : en vérité, vous allez si vite que je me suis crûe mariée!

ERGASTE.

C'est que ce sont de ces choses qui vont tout de suite quand on s'aime.

LA MARQUISE.

Sans difficulté. Mais dites-moi, Ergaste, vous êtes homme vrai : qu'est-ce que c'est que votre amour? Car je veux être véritablement aimée.

ERGASTE.

Vous avez raison : aussi vous aimai-je de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vous croi. N'avez-vous jamais rien aimé plus que moi?

ERGASTE.

Non, d'homme d'honneur : passe pour autant, une fois en ma vie. Oui, je pense bien avoir aimé autant; pour plus, je n'en ai pas l'idée; je croi même que cela ne seroit pas possible.

LA MARQUISE.

Oh! très-possible, je vous en répons; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage : je n'ai qu'à être plus aimable, et cela ira plus loin. Passons. Laquelle de nous deux vaut le mieux, de celle que vous aimiez ou de moi?

ERGASTE.

Mais ce sont des graces différentes; elle en avoit infiniment.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire un peu plus que moi.

ERGASTE.

Ma foi, je serois fort embarrassé de décider là-dessus.

LA MARQUISE.

Et moi non, je prononce : votre incertitude

décide ; comptez aussi que vous l'aimiez plus que moi.

ERGASTE.

Je n'en croi rien.

LA MARQUISE, *riant.*

Vous rêvez. N'aime-t'on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils sont aimables ? Et, dès qu'elle l'étoit plus que je ne la suis, qu'elle avoit plus de graces, il a bien fallu que vous l'aimassiez davantage ? Votre cœur n'a gueres de mémoire.

ERGASTE.

Elle avoit plus de graces... ; mais c'est ce qui est indécis, et si indécis que je panche à croire que vous en avez bien autant.

LA MARQUISE.

Oui ! Panchez-vous vraiment ? Cela est considérable. Mais savez-vous à quoi je panche, moi ?

ERGASTE.

Non.

LA MARQUISE.

A laisser là cette égalité si équivoque : elle ne me tente point ; j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité.

ERGASTE.

Je n'en doute pas ; je sai votre indifférence là-dessus, d'autant plus, que si cette égalité n'y est point, ce seroit de si peu de chose.

LA MARQUISE, *vivement.*

Encore ! Eh ! je vous dis que je n'en veux point,

que j'y renonce. A quoi sert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins? Ne vous travaillez plus à nous évaluer; mettez-vous l'esprit en repos, je lui cede; j'en ferai un astre si vous voulez.

ERGASTE, *riant.*

Ah! ah! ah! Votre badinage me charme; il en sera donc ce qu'il vous plaira; l'essentiel est que je vous aime autant que je l'aimois.

LA MARQUISE.

Vous me faites bien de la grace; quand vous en rabattriez, je ne m'en plaindrois pas. Continuons, vos naïvetés m'amusent : elles sont de si bon goût! Vous avez paru, ce me semble, avoir quelque inclination pour Araminte?

ERGASTE.

Oui, je me suis senti quelqu'envie de l'aimer; mais la difficulté de pénétrer ses dispositions m'a rebuté. On risque toujours de se méprendre avec elle, et de croire qu'elle est sensible quand elle n'est qu'honnête, et cela ne me convient point.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je fais grand cas d'elle : comment la trouvez-vous? A qui de nous deux (amour à part) donneriez-vous la préférence? Ne me trompez point.

ERGASTE.

Oh! jamais; et voici ce que j'en pense : Araminte a de la beauté, on peut dire que c'est une belle femme.

LA MARQUISE.

Fort bien! et quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher, n'est-ce pas?

ERGASTE.

Pour vous, Marquise, vous plaisez plus qu'elle.

LA MARQUISE.

J'ai tort, je passe l'étendue de mes droits. (*A part, en riant.*) Ah! le sot homme! Qu'il est plat! Ah! ah! ah!

ERGASTE.

Mais de quoi riez-vous donc?

LA MARQUISE.

Franchement, c'est que vous êtes un mauvais connoisseur, et qu'à dire vrai, nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ERGASTE.

Il me semble cependant qu'une certaine régularité de traits...

LA MARQUISE.

Visions! vous dis-je; pas plus belles l'une que l'autre. De la régularité dans les traits d'Araminte! de la régularité! Vous me faites pitié! Et si je vous disois qu'il y a mille gens qui trouvent quelque chose de baroque dans son air?

ERGASTE.

Du baroque à Araminte?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, du baroque; mais on s'y ac-

coutume, et voilà tout; et quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'est que je ne me soucie gueres de me faire tort; mais croyez que tout le monde la trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

ERGASTE.

Moi, je vous fais effroyable?

LA MARQUISE.

Mais il le faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

ERGASTE.

J'ai dit que votre partage étoit de plaire plus qu'elle.

LA MARQUISE.

Soit, je plais davantage, mais je commence par faire peur.

ERGASTE.

Je puis m'être trompé, cela m'arrive souvent; je répons de la sincérité de mes sentimens, mais je n'en garantis pas la justesse.

LA MARQUISE.

A la bonne heure; mais, quand on a le goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincere

ERGASTE.

Le plus grand défaut de ma sincérité, c'est qu'elle est trop forte.

LA MARQUISE.

Je ne vous écoute pas, vous voyez de travers : ainsi changeons de discours, et laissons là Araminte. Ce n'est pas la peine de vous demander ce que vous pensiez de la différence de nos esprits, vous ne savez pas juger.

ERGASTE.

Quant à vos esprits, le vôtre me paroît bien vif, bien sensible, bien délicat.

LA MARQUISE.

Vous biaisez ici, c'est vain et emporté que vous voulez dire.

## SCENE XIII.

### LA MARQUISE, ERGASTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Mais que vient faire ici Lisette ? A qui en voulez-vous?

LISETTE.

A Monsieur, Madame ; je viens vous avertir d'une chose, Monsieur : vous savez que tantôt Frontin a osé dire à Dorante même qu'Araminte étoit beaucoup plus belle que ma maîtresse.

LA MARQUISE.

Quoi ! qu'est-ce donc, Lisette? Est-ce que nos beautés ont déja été débattues?

LISETTE.

Oui, Madame, et Frontin vous mettoit bien au-dessous d'Araminte, elle présente et moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle présente ! Qui répondoit ?

LISETTE.

Qui laissoit dire.

LA MARQUISE, *riant*.

Eh mais, conte-moi donc cela. Comment ! je suis en procès sur d'aussi grands intérêts, et je n'en savois rien ? Eh bien ?

LISETTE.

Ce que je veux apprendre à Monsieur, c'est que Frontin dit qu'il est arrivé dans le tems que Dorante se fâchoit, s'emportoit contre lui en faveur de Madame.

LA MARQUISE.

Il s'emportoit, dis-tu, toujours en présence d'Araminte ?

LISETTE.

Oui, Madame. Sur quoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé, Monsieur ; que vous avez demandé à Dorante de quoi il se plaignoit, et que, l'ayant sû, vous avez extrêmement loué son avis, je dis l'avis de Frontin ; que vous y avez applaudi, et déclaré que Dorante étoit un flateur ou n'y voyoit goute. Voilà ce que cet effronté publie, et j'ai cru qu'il étoit à propos de vous informer d'un discours

qui ne vous feroit pas honneur, et qui ne convient ni à vous ni à Madame.

La Marquise, *riant.*

Le rapport de Frontin est-il exact, Monsieur?

Ergaste.

C'est un sot, il en dit beaucoup trop; il est faux que je l'ai applaudi ou loué; mais, comme il ne s'agissoit que de la beauté, qu'on ne sauroit contester à Araminte, je me suis contenté de dire froidement que je ne voyois pas qu'il eût tort.

La Marquise, *d'un air critique et sérieux.*

Il est vrai que ce n'est pas là applaudir, ce n'est que confirmer, qu'apuyer la chose.

Ergaste.

Sans doute.

La Marquise.

Toujours devant Araminte?

Ergaste.

Oui; et j'ai même ajouté, par une estime particuliere pour vous, que vous seriez de mon avis vous-même.

La Marquise.

Ah! vous m'excuserez; voilà où l'oracle s'est trop avancé : je ne justifierai point votre estime, j'en suis fâchée; mais je connois Araminte, et je n'irai point confirmer aussi une décision qui lui tourneroit la tête : car elle est si sotte! Je gage

qu'elle vous aura crû, et il n'y auroit plus moyen de vivre avec elle. Laissez-nous, Lisette.

## SCENE XIV.

### LA MARQUISE, ERGASTE.

La Marquise.

Monsieur, vous m'avez rendu compte de votre cœur, il est juste que je vous rende compte du mien.

Ergaste.

Voyons.

La Marquise.

Ma premiere inclination a d'abord été mon mari, qui valoit mieux que vous, Ergaste, soit dit sans rien diminuer de l'estime que vous méritez.

Ergaste.

Après, Madame.

La Marquise.

Depuis sa mort, je me suis sentie, il y a deux ans, quelque sorte de penchant pour un étranger qui demeura peu de tems à Paris, que je refusai de voir, et que je perdis de vûe : homme à peu près de votre taille, ni mieux ni plus mal fait, de ces figures passables, peut-être un peu plus rem-

plie, un peu moins fluette, un peu moins décharnée que la vôtre.

ERGASTE.

Fort bien. Et de Dorante, que m'en direz-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Qu'il est plus doux, plus complaisant, qu'il a la mine un peu plus distinguée, et qu'il pense plus modestement de lui que vous; mais que vous plaisez davantage.

ERGASTE.

J'ai tort aussi, très tort; mais ce qui me surprend, c'est qu'une figure aussi chétive que la mienne, qu'un homme aussi désagréable, aussi revêche, aussi sottement infatué de lui-même, ait pû gagner votre cœur.

LA MARQUISE.

Est-ce que nos cœurs ont de la raison? Il entre tant de caprices dans les inclinations!

ERGASTE.

Il vous en a fallu un des plus déterminés pour pouvoir m'aimer avec de si terribles défauts, qui sont peut-être vrais, dont je vous suis obligé de m'avertir, mais que je ne savois gueres.

LA MARQUISE.

Hé! savois-je, moi, que j'étois vaine, laide et mutine? Vous me l'apprenez, et je vous rens instruction pour instruction.

ERGASTE.

Je tâcherai d'en profiter; tout ce que je crains, c'est qu'un homme aussi commun, et qui vaut si peu, ne vous rebute.

LA MARQUISE, *froidement.*

Hé! dès que vous pardonnez à mes désagrémens, il est juste que je pardonne à la petitesse de votre mérite.

ERGASTE.

Vous me rassurez.

LA MARQUISE, *à part.*

Personne ne viendra-t'il me délivrer de lui?

ERGASTE.

Quelle heure est-il?

LA MARQUISE.

Je crois qu'il est tard.

ERGASTE.

Ne trouvez-vous pas que le tems se brouille?

LA MARQUISE.

Oui, nous aurons de l'orage.

(*Ils sont quelque tems sans se parler.*)

ERGASTE.

Je suis d'avis de vous laisser; vous me paroissez rêver.

LA MARQUISE.

Non, c'est que je m'ennuie. Ma sincérité ne vous choquera pas?

ERGASTE.

Je vous en remercie et je vous quitte; je suis votre serviteur.

LA MARQUISE.

Allez, Monsieur... A propos, quand vous écrirez à votre frere, n'allez pas si vîte sur les nouvelles de notre mariage.

ERGASTE.

Madame, je ne lui en dirai plus rien.

## SCENE XV.

LA MARQUISE, *un moment seule.*
LISETTE *survient.*

LA MARQUISE, *seule.*

Ah! je respire! Quel homme, avec son imbécille sincérité! Assurément, s'il dit vrai, je ne suis pas une jolie personne.

LISETTE.

Hé bien, Madame, que dites-vous d'Ergaste? Est-il assez étrange?

LA MARQUISE.

Hé! mais, après tout, peut-être pas si étrange, Lisette; je ne sai plus qu'en penser moi-même; il a peut-être raison; je me défie de tout ce qu'on

m'a dit jusqu'ici de flatteur pour moi, et sur tout de ce que m'a dit ton Dorante, que tu aimes tant, et qui doit être le plus grand fourbe, le plus grand menteur, avec ses adulations. Ah! que je me sai bon gré de l'avoir rebuté!

LISETTE.

Fort bien; c'est-à-dire que nous sommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous êtes une des plus jolies femmes de France (je vous épargne le mot de belle), et toute la terre en a menti!

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, est-ce qu'on est sincere? Toute la terre est polie...

LISETTE.

Oh! vraiment oui; le témoignage d'un hipocondre est bien plus sûr.

LA MARQUISE.

Il peut se tromper, Lisette; mais il dit ce qu'il voit.

LISETTE.

Où a-t'il donc pris des yeux? Vous m'impatientez. Je sai bien qu'il y a des minois d'un mérite incertain, qui semblent jolis aux uns et qui ne le semblent pas aux autres; et, si vous aviez un de ceux-là, qui ne laissent pas de distinguer beaucoup une femme, j'excuserois votre méfiance; mais le vôtre est charmant. Petits et grands, jeunes et

vieux, tout en convient, jusqu'aux femmes : il n'y a qu'un cri là-dessus. Quand on me donna à vous, que me dit-on? « Vous allez servir une dame charmante. » Quand je vous vis, comment vous trouvai-je? Charmante. Ceux qui viennent ici, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent-ils? Charmante. A la ville, aux champs, c'est le même écho partout : charmante! Que diantre! y a-t'il rien de plus confirmé, de plus prouvé, de plus indubitable?

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'on ne dit pas cela d'une figure ordinaire; mais tu vois pourtant ce qui m'arrive.

LISETTE, *en colere.*

Pardi! vous avez un furieux penchant à vous rabaisser; je n'y saurois tenir; la petite opinion que vous avez de vous est insupportable.

LA MARQUISE.

Ta colere me divertit.

LISETTE.

Tenez, il vous est venu tantôt compagnie, il y avoit des hommes et des femmes; j'étois dans la salle d'en-bas quand ils sont descendus, j'entendois ce qu'ils disoient : ils parloient de vous, et précisément de beauté et d'agrémens.

LA MARQUISE.

En descendant?

LISETTE.

Oui, en descendant; mais il faudra que votre misantrope les redresse, car ils étoient tout aussi sots que moi.

LA MARQUISE.

Et que disoient-ils donc?

LISETTE.

Des bêtises; ils n'avoient pas le sens commun : c'étoit des yeux fins, un regard vif, une bouche, un sourire, un teint, des graces; enfin, des visions, des chimeres.

LA MARQUISE.

Et ils ne te voyoient point?

LISETTE.

Oh! vous me feriez mourir : la porte étoit fermée sur moi.

LA MARQUISE.

Quelqu'un de mes gens pouvoit être là. Ce n'est pas par vanité, au reste, que je suis en peine de savoir ce qui en est : car est-ce par là qu'on vaut quelque chose? Non, c'est qu'il est bon de se connoître. Mais voici le plus hardi de mes flatteurs.

LISETTE.

Il n'en est pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

## SCENE XVI.

### LA MARQUISE, DORANTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Hé bien ! Monsieur, prétendez-vous que je vous passe encore vos soupirs, vos « Je vous adore », vos enchantemens sur ma personne? venez-vous encore m'entretenir de mes appas? J'ai interrogé un homme vrai pour achever de vous connoître, j'ai vû Ergaste : allez savoir ce qu'il pense de moi, il vous dira si je dois être contente du sot amour-propre que vous m'avez supposé par toutes vos exagerations.

LISETTE.

Allez, Monsieur, il vous apprendra que Madame est laide.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Oui, laide, c'est une nouvelle découverte; à la vérité, cela ne se voit qu'avec les lunettes d'Ergaste.

LA MARQUISE.

Il n'est pas question de plaisanter, peu m'im-

porte ce que je suis à cet égard; ce n'est pas l'intérêt que j'y prens qui me fait parler : pourvû que mes amis me croient le cœur bon et l'esprit bien fait, je les quitte du reste; mais qu'un homme que je voulois estimer, dont je voulois être sûre, m'ait regardée comme une femme dont il croyoit que ses flatteries démonteroient la petite cervelle, voilà ce que je lui reproche.

DORANTE, *vivement.*

Et moi, Madame, je vous déclare que ce n'est plus ni vous ni vos graces que je défens; vous êtes fort libre de penser de vous ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppose point; mais je ne suis ni un adulateur ni un visionnaire, j'ai les yeux bons, j'ai le jugement sain, je sai rendre justice; et je soutiens que vous êtes une des femmes du monde la plus aimable, la plus touchante; je soutiens qu'il n'y aura point de contradiction là-dessus; et tout ce qui me fâche en le disant, c'est que je ne saurois le soutenir sans faire l'éloge d'une personne qui m'outrage, et que je n'ai nulle envie de louer.

LISETTE.

Je suis de même : on est fâché du bien qu'on dit d'elle.

LA MARQUISE.

Mais comment se peut-il qu'Ergaste me trouve difforme, et vous charmante? Comment cela se peut-il? C'est pour votre honneur que j'insiste;

les sentimens varient-ils jusques-là? Ce n'est jamais que du plus au moins qu'on differe; mais du blanc au noir? du tout au rien? Je m'y perds!

DORANTE, *vivement.*

Ergaste est un extravagant, la tête lui tourne; cet esprit-là ne fera pas bonne fin.

LISETTE.

Lui? Je ne lui donne pas six mois sans avoir besoin d'être enfermé.

DORANTE.

Parlez, Madame, car je suis piqué; c'est votre sincérité que j'interroge : vous êtes-vous jamais présentée nulle part, au spectacle, en compagnie, que vous n'ayiez fixé les yeux de tout le monde, qu'on ne vous y ait distinguée?

LA MARQUISE.

Mais... Qu'on ne m'ait distinguée...

DORANTE.

Oui, Madame, oui, je m'en fierai à ce que vous en savez, je ne vous crois pas capable de me tromper.

LISETTE.

Voyons comment Madame se tirera de ce pas-ci. Il faut répondre.

LA MARQUISE.

Hé bien, j'avoue que la question m'embarrasse.

DORANTE.

Hé! morbleu! Madame, pourquoi me condamnez-vous donc?

LA MARQUISE.

Mais cet Ergaste ?

LISETTE.

Mais cet Ergaste est si hypocondre qu'il a l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous.

DORANTE.

Et cette Araminte est si dupe qu'elle en est émue, qu'elle se rengorge et s'en estime plus qu'à l'ordinaire.

LA MARQUISE.

Tout de bon ? Cette pauvre petite femme ! Ah ! ah ! ah ! ah !... Je voudrois bien voir l'air qu'elle a dans sa nouvelle fortune. Elle est donc bien gonflée ?

DORANTE.

Ma foi, je l'excuse : il n'y a point de femme en pareil cas qui ne se redressât aussi-bien qu'elle.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, vous êtes un fripon ; peu s'en faut que je ne me redresse aussi, moi.

DORANTE.

Je parle d'elle, Madame, et non pas de vous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je me sens obligée de dire, pour votre justification, qu'on a toujours mis quelque différence entr'elle et moi ; je ne serois pas de bonne foi si je le niois. Ce n'est pas qu'elle ne soit aimable.

DORANTE.

Très-aimable ; mais, en fait de graces, il y a bien des degrés.

LA MARQUISE.

J'en conviens : j'entens raison quand il faut.

DORANTE.

Oui, quand on vous y force.

LA MARQUISE.

Hé ! pourquoi est-ce que je dispute ? Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous ; je ne demande pas mieux que d'avoir tort, pour être satisfaite de votre caractere.

DORANTE.

Ce n'est pas que vous n'ayiez vos défauts. Vous en avez : car je suis sincere aussi, moi, sans me vanter de l'être.

LA MARQUISE, *étonnée*.

Ah ! ah ! Mais vous me charmez, Dorante ; je ne vous connoissois pas. Hé bien, ces défauts, je veux que vous me les disiez, au moins. Voyons.

DORANTE.

Oh ! voyons ! Est-il permis, par exemple, avec une figure aussi distinguée que la vôtre, et faite au tour, est-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites ?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous ? c'est distraction ; c'est souvent par oubli de moi-même.

DORANTE.

Tampis. Ce matin encore vous marchiez toute courbée, pliée en deux, comme une femme de quatre-vingt ans, et cela avec la plus belle taille du monde.

LISETTE.

Oh! oui. Le plus souvent cela va comme cela peut.

LA MARQUISE.

Hé bien, tu vois, Lisette : en bon françois, il me dit que je ressemble à une vieille, que je suis contrefaite, que j'ai de mauvaises façons, et je ne m'en fâche pas, je l'en remercie. D'où vient? C'est qu'il a raison et qu'il parle juste.

DORANTE.

J'ai eu mille fois envie de vous dire comme aux enfans : « Tenez-vous droite. »

LA MARQUISE.

Vous ferez fort bien; je ne vous rendois pas justice, Dorante, et, encore une fois, il faut vous connoître; je doutois même que vous m'aimassiez, et je résistois à mon penchant pour vous.

DORANTE.

Ah! Marquise!

LA MARQUISE.

Oui, j'y résistois; mais j'ouvre les yeux, et tout à l'heure vous allez être vengé. Ecoutez-moi, Lisette : le notaire d'ici est actuellement dans mon

cabinet, qui m'arrange des papiers; allez lui dire qu'il tienne tout prêt un contrat de mariage. (*A Dorante.*) Voulez-vous bien qu'il le remplisse de votre nom et du mien, Dorante?

DORANTE, *lui baisant la main.*

Vous me transportez, Madame!

LA MARQUISE.

Il y a long-tems que cela devroit être fait. Allez, Lisette, et approchez-moi cette table. Y a-t'il dessus tout ce qu'il faut pour écrire?

LISETTE.

Oui, Madame. Voilà la table, et je cours au notaire.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas Araminte que je vois? Que vient-elle nous dire?

## SCENE XVII.

### ARAMINTE, LA MARQUISE, DORANTE.

ARAMINTE, *en riant.*

Marquise, je viens rire avec vous d'un discours sans jugement qu'un valet a tenu, et dont je sai que vous êtes informée. Je vous dirois bien que je le désavoue, mais je pense qu'il n'en est pas besoin; vous me faites apparemment la justice de croire

que je me connois et que je sai à quoi m'en tenir sur pareille folie.

LA MARQUISE.

De grace, permettez-moi d'écrire un petit billet qui presse, il n'interrompra point notre entretien.

ARAMINTE.

Que je ne vous gêne point.

LA MARQUISE, *écrivant.*

Ne parlez-vous pas de ce qui s'est passé tantôt devant vous, Madame?

ARAMINTE.

De cela même.

LA MARQUISE.

Hé bien, il n'y a plus qu'à vous feliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on y pourroit souhaiter de plus, c'est qu'Ergaste fût un meilleur juge.

ARAMINTE.

C'est donc par modestie que vous vous méfiez de son jugement, car il vous a traitée plus favorablement que moi : il a décidé que vous plaisiez davantage, et je changerois bien mon partage contre vous.

LA MARQUISE.

Oui da. Je sai qu'il vous trouve reguliere, mais point touchante, c'est-à-dire que j'ai des graces, et vous des traits; mais je n'ai pas plus de foi à mon partage qu'au vôtre; je dis le vôtre (*elle se leve après avoir plié son billet*) parce qu'entre nous,

nous savons que nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ARAMINTE.

Je croirois assez la moitié de ce que vous dites.

LA MARQUISE, *plaisantant.*

La moitié !

DORANTE, *les interrompant.*

Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner votre billet? Souhaitez-vous que j'appelle ?

LA MARQUISE.

Non, je vais le donner moi-même. (*A Araminte.*) Pardonnez si je vous quitte, Madame ; j'en agis sans façon.

## SCENE XVIII.

ARAMINTE, ERGASTE.

ERGASTE.

Je ne sai si je dois me présenter devant vous.

ARAMINTE.

Je ne sai pas trop si je dois vous regarder moi-même. Mais d'où vient que vous hésitez ?

ERGASTE.

C'est que mon peu de mérite et ma mauvaise façon m'intimident : car je sai toutes mes verités, on me les a dites.

ARAMINTE.

J'avoue que vous avez bien des défauts.

ERGASTE.

Auriez-vous le courage de me les passer?

ARAMINTE.

Vous êtes un homme si particulier!

ERGASTE.

D'accord.

ARAMINTE.

Un enfant sait mieux ce qu'il vaut, se connoît mieux que vous ne vous connoissez.

ERGASTE.

Ah! que me voilà bien!

ARAMINTE.

Défiant sur le bien qu'on vous veut, jusqu'à en être ridicule.

ERGASTE.

C'est que je ne mérite pas qu'on m'en veuille.

ARAMINTE.

Toujours concluant que vous déplaisez.

ERGASTE.

Et que je déplairai toujours.

ARAMINTE.

Et par là toujours ennemi de vous-même. En voici une preuve : je gage que vous m'aimiez quand vous m'avez quittée?

ERGASTE.

Cela n'est pas douteux; je ne l'ai crû autrement que par pure imbécillité.

ARAMINTE.

Et qui plus est, c'est que vous m'aimez encore, c'est que vous n'avez pas cessé d'un instant.

ERGASTE.

Pas d'une minute.

## SCENE XIX.

### ARAMINTE, ERGASTE, LISETTE.

LISETTE, *donnant un billet à Ergaste.*

Tenez, Monsieur, voilà ce qu'on vous envoie.

ERGASTE.

De quelle part?

LISETTE.

De celle de ma maîtresse.

ERGASTE.

Hé! où est-elle donc?

LISETTE.

Dans son cabinet, d'où elle vous fait ses complimens.

ERGASTE.

Dites-lui que je les lui rens de la salle où je suis.

LISETTE.

Ouvrez, ouvrez.

ERGASTE *lit.*

*Vous n'êtes pas au fait de mon caractere, je ne suis peut-être pas mieux au fait du vôtre : quittons-nous, Monsieur; actuellement nous n'avons point d'autre parti à prendre.*

ERGASTE, *rendant le billet.*

Le conseil est bon, je vais dans un moment l'assurer de ma parfaite obéïssance.

LISETTE.

Ce n'est pas la peine, vous l'allez voir paroître, et je ne suis envoyée que pour vous préparer sur votre disgrace.

## SCENE XX.

### ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Madame, j'ai encore une chose à vous dire.

ARAMINTE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Je soupçonne que le notaire est là-dedans qui passe un contrat de mariage : n'écrira-t'il rien en ma faveur?

ARAMINTE.

En votre faveur ? Mais vous êtes bien hardi : vous avez donc compté que je vous pardonnerois ?

ERGASTE.

Je ne le mérite pas.

ARAMINTE.

Cela est vrai, et je ne vous aime plus ; mais, quand le notaire viendra, nous verrons.

## SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Ergaste, ce que je vais vous dire vous surprendra peut-être : c'est que je me marie. N'en serez-vous point fâché ?

ERGASTE.

Eh non, Madame. Mais à qui ?

LA MARQUISE, *donnant la main à Dorante, qui la baise.*

Ce que vous voyez vous le dit.

ERGASTE.

Ah ! Dorante, que j'en ai de joie !

LA MARQUISE.

Notre contrat de mariage est passé.

ERGASTE.

C'est fort bien fait. (*A Araminte.*) Madame, dirai-je aussi que je me marie?

LA MARQUISE.

Vous vous mariez! A qui donc?

ARAMINTE, *donnant la main à Ergaste.*

Tenez, voilà de quoi répondre.

ERGASTE, *lui baisant la main.*

Ceci vous l'apprend, Marquise; on me fait grace, tout fluet que je suis.

LA MARQUISE, *avec joie.*

Quoi! c'est Araminte que vous épousez?

ARAMINTE.

Notre contrat étoit presque passé avant le vôtre.

ERGASTE.

Oui, c'est Madame que j'aime, que j'aimois, et que j'ai toujours aimée, qui plus est.

LA MARQUISE.

Ah! la comique avanture! Je ne vous aimois pas non plus, Ergaste, je ne vous aimois pas, je me trompois, tout mon penchant étoit pour Dorante.

DORANTE, *lui prenant la main.*

Et tout mon cœur ne sera jamais qu'à vous.

ERGASTE, *reprenant la main d'Araminte.*

Et jamais vous ne sortirez du mien.

LA MARQUISE, *riant.*

Ha! ha! ha! nous avons pris un plaisant détour pour arriver là! Allons, belle Araminte, passons dans mon cabinet pour signer, et ne songeons qu'à nous réjouir.

FRONTIN.

Enfin nous voilà délivrés l'un de l'autre; j'ai envie de t'embrasser de joie.

LISETTE.

Non, cela seroit trop fort pour moi; mais je te permets de baiser ma main pendant que je détourne la tête.

FRONTIN, *se cachant avec son chapeau.*

Non, voilà mon transport passé, et je te salue en détournant la mienne.



# L'EPREUVE

## COMEDIE

*Représentée pour la premiere fois par les Comédiens italiens le 19 novembre 1740.*

## ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, sa fille.

LISETTE, suivante.

LUCIDOR, amant d'Angelique.

FRONTAIN, valet de Lucidor.

Me BLAISE, jeune fermier du village.



# L'EPREUVE

## SCENE PREMIERE.

LUCIDOR, FRONTAIN, *en bottes et en habit de maître.*

LUCIDOR.

ENTRONS dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTAIN.

Je viens de mettre pied à terre à la premiere hôtellerie du village, j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure, qu'en dites-vous? (*Il se retourne.*) Y reconnoissez-vous votre valet de chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTAIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTAIN.

Tout de bon? Ma foi, Monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh! non, tu te trompes : c'est moi que la chose regarde.

FRONTAIN.

En ce cas-là, je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sçais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée; j'ai trouvé dans le château une madame Argante qui en étoit comme la concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmé, et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTAIN, *riant*.

Pour cette fille que vous aimez! La confidence

est gaillarde. Nous serons donc trois; vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc, j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTAIN.

Je vous entens bien : quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

FRONTAIN.

Ah! c'est une autre histoire; et, cela étant, il y a une chose qui m'inquiéte.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTAIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille, qui ne m'a pas apperçû, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui étoit à une dame chez qui mon maître alloit souvent. Je n'ai vû cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais, comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vûe, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais, vraiment, il y en a une chez madame Argante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque tems à Paris avec une dame du pays.

FRONTAIN.

Ma foi, Monsieur, la friponne me reconnoîtra : il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le reméde que j'y sçache, c'est de payer d'éfronterie, et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTAIN.

Oh! pour de l'effronterie, je suis en fond.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant qu'on s'y méprend?

FRONTAIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout; mais dites-moi, Monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTAIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait sage et raisonnable; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR, *fâché.*

Hem?

FRONTAIN.

Doucement. Vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis; le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi, tu ne connois point celle dont tu parles. Il est vrai qu'Angelique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne; mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances; elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle, à travers son innocence, tant d'honneur et tant de vertu en elle, elle a naturellement un caractére si distingué, que, si elle m'aime comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTAIN.

Comment, si elle vous aime? Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été question du mot d'amour entr'elle et moi, je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont signifié que cela, toutes les siennes n'ont été que des ex-

pressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée ; j'ai été même en quelque danger : je l'ai vûe inquiéte, allarmée, plus changée que moi ; j'ai vû des larmes couler de ses yeux, sans que sa mere s'en apperçût ; et, depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même : je l'aime toujours sans le lui dire, elle m'aime aussi sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret : son cœur, simple, honnête et vrai, n'en sçait pas davantage.

FRONTAIN.

Mais, vous qui en sçavez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant ? Il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas tems : tout sûr que je suis de son cœur, je veux sçavoir à quoi je le dois, et si c'est l'homme riche ou seulement moi qu'on aime. C'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre ; il m'est encore permis de n'appeller qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais profiter.

FRONTAIN.

Voilà qui est fort bien ; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

FRONTAIN.

Oh ! pourquoi ! Mettez-vous à la place d'une fille, et ouvrez les yeux : vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot ! Hé bien, si tu plais, j'y remédierai sur le champ en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux ?

FRONTAIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vû entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive. Va t'ajuster, et ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTAIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

## SCENE II.

LUCIDOR, BLAISE, *qui vient doucement, habillé en riche fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi, il paroît avoir à me parler.

Me BLAISE.

Je vous salue, monsieur Lucidor. Hé bien,

qu'est-ce? Comment vous va? Vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, maître Blaise.

Me BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du proufit : vous vela, morgué, pus rougeaut, pus varmeille! Ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

Me BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens; alle est si recommandabe, sur-tout la vôtre, qui est la pus recommandabe de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt; je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

Me BLAISE.

Voirement, cette utilité là est belle et bonne, et je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

Me BLAISE.

Vous sçavez bian, Monsieur, que je fréquente chez madame Argante et sa fille Angelique. Alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

Me BLAISE, *riant.*

Hé! hé! hé! c'est, ne vous déplaise, que je vourois avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angelique?

Me BLAISE.

Ah! cette criature-là m'affole, j'en pars si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour, je pense à elle; quand il fait nuit, j'en rêve; il me faut du reméde à ça, et je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'en vous porte ici, sauf voute grace, et si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mere, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entens, vous souhaitez que j'engage madame Argante à vous donner sa fille. Et Angelique vous aime-t-elle?

Me BLAISE.

O dame, quand par fois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur et me plante là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais; au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, que vous êtes

fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...

Me Blaise.

Et que je sis encore une jeunesse, car je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontems...

Lucidor.

Le parti pourroit convenir, sans une difficulté.

Me Blaise.

Laquelle?

Lucidor.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eu de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angelique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie point qu'elle ait du bien.

Me Blaise.

Morgué! vous me faites là un vilain tour avec voute avisement, monsieur Lucidor; vela qui m'est bian rude, bian chagrinant et bian traître. Jarnigué! soyons bons, je l'approuve, mais ne foulons parsonne; je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas péser sur cetici pour alleger cetilà. Moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez! C'étoit bian la peine de venir vingt fois demander: Comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Vela-t-il

pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-même ceti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sçachiez, mon propre cousin germain! Ma mere étoit sa tante; et, jarni! ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoûte rien à l'obligation que je vous ai.

Me BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez, comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous. Est-ce cela que vous en esperez? Hé bien, je vous en donne douze pour en épouser une autre, et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

Me BLAISE, *étonné.*

Quoi! douze mille livres d'argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angelique; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à madame Argante; je l'exige, entendez-vous? Car, si vous plaisez à Angelique, je serois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

Me BLAISE, *se frottant les yeux de surprise.*

Eh mais! c'est comme un prince qui parle:

douze mille livres ! Les bras m'en tombont ! Je ne sçaurois me ravoir. Allons, Monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire ; point de complimens ; je vous tiendrai parole.

Me BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal ! Eh ! dites-moi, roi que vous êtes : si, par avanture, Angelique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec ?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout-à-fait cela ; écoutez-moi : je prétens, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angelique, indépendamment du mari que je lui offrirai ; si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

Me BLAISE.

Alle me refusera, Monsieur, alle me refusera ; le Ciel m'en fera la grace à cause de vous qui le desirez.

LUCIDOR.

Prenez garde : je vois bien qu'à cause des douze mille francs, vous ne demandez déja pas mieux que d'être refusé.

Me Blaise.

Hélas! peut-être bien que la somme m'étourdit un petit brin; j'en sis friand, je le confesse : alle est si consolante!

Lucidor.

Je mets cependant encore une condition à notre marché : c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angelique, et que vous continuiez de paroître amoureux d'elle.

Me Blaise.

Oui, Monsieur, je serons fidéle à ça; mais j'ons bonne esperance de n'être pas daigne d'elle, et, mêmement, j'avons opinion, si alle osoit, qu'alle vous aimeroit plus que parsonne.

Lucidor.

Moi, maître Blaise? Vous me surprenez : je ne m'en suis pas apperçû, vous vous trompez; en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là : je serois bien aise de sçavoir ce qui en est, par pure curiosité.

Me Blaise.

En n'y manquera pas, en li reprochera devant vous drès que Monsieur le commande.

Lucidor.

Et, comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jetter vos vûes sur Lisette, que, sans compter les douze mille

francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie, je vous en avertis.

Me BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire, en se revirera itou sur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante, mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

Me BLAISE.

Eh! voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite, d'ailleurs.

Me BLAISE.

Charmante. Monsieur varra l'apétit que je prens déja pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose : c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angelique se sera expliquée sur votre compte ; il ne faut pas que Lisette sçache vos desseins auparavant.

Me BLAISE.

Laissez faire à Blaise ; en li parlant, je li dirai des propos où alle ne comprenra rin. La velà. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

# SCENE III.

## LUCIDOR, BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre, Monsieur, par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie, où il est retourné. Où est Angelique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vûe, dans le jardin, qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grand envie de l'épouser, et je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui : qu'en pensez-vous?

M^e^ BLAISE.

Oui, de queul avis êtes-vous touchant ça, belle brunette, ma mie ?

LISETTE.

Eh! mais, autant que j'en puis juger, mon avis est que, jusqu'ici, elle n'a rien dans le cœur pour vous.

M^e^ BLAISE, *gayement.*

Rian du tout ? C'est ce que je disois. Que mademoiselle Lisette a de jugement !

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur, mais je ne sçaurois en faire une autre.

M^e^ BLAISE, *cavalierement.*

Ctelle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc, et, en effet, queul mérite avons-je pour li plaire, à cette enfant ?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, monsieur Blaise ; mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

M^e^ BLAISE, *et en riant.*

Ça est vrai, pas assez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espere pas grand chose.

Me BLAISE.

Oui, vela ce que c'est, et pis, tout ce qui viant, je le prens. (*A Lisette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entens pas.

Me BLAISE.

Stapendant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angelique, et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas; faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, *en riant.*

Vous êtes un très-grand devin.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti : il s'agit d'un homme du monde; et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette; je vais faire un tour dans la grande allée; quand Angelique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à

votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zéle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

LUCIDOR, *à Blaise, en s'en allant, et à part.*

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

Me BLAISE.

Aussi fais-je, je n'y mets pas le sens commun.

## SCENE IV.

Me BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

Me BLAISE.

Oh ! un cœur magnifique, un cœur tout d'or ; au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette ?

LISETTE, *riant.*

Hé ! que voulez-vous dire avec votre compliment, maître Blaise ? Vous tenez depuis un moment des discours bien étrangers.

Me Blaise.

Oui, j'ons des manieres fantasques, et ça vous étonne, n'est-ce pas? Je m'en doute bian. (*Et par réflexion.*) Que vous êtes agriable!

Lisette.

Que vous êtes original avec votre agréable! Comme il me regarde! En verité, vous extravaguez.

Me Blaise.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous contemple.

Lisette.

Hé bien, contemplez, voyez : ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier?

Me Blaise.

Non, c'est moi qui le vois mieux que de coutume; il est tout nouviau pour moi.

Lisette, *voulant s'en aller.*

Eh! que le Ciel vous bénisse!

Me Blaise, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

Lisette.

Eh! que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre; on diroit que vous m'en contez. Je sçais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous : de quoi s'agit-il donc?

Me Blaise.

De m'acouter sans y voir goute, et de dire à part vous : « Ouais! faut qu'il y ait un secret à ça. »

Lisette.

Et à propos de quoi un secret? Vous ne me dites rien d'intelligible.

Me Blaise.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

Lisette.

Voilà qui est bien particulier. Ne recherchez-vous pas Angelique?

Me Blaise.

Ça est itou conclu.

Lisette.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

Me Blaise.

Faut que vous vous y perdiais.

Lisette.

Mais pourquoi me trouver si agréable? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi? Je ne vous en empêche pas.

Me Blaise, *vîte et vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

Lisette, *criant.*

Que dites-vous donc?

Me Blaise.

Je ne dis pas que je ne vous aime point : ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin. J'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous, il n'y a pas à rire à ça ; je ne dis rin, mais je pense, et je vais répétant : « Que vous êtes agriable ! »

Lisette, *étonnée, le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, et, si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en verité, je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

Me Blaise.

Oh ! soupçonnez, croyez, persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvû qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

Lisette.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Me Blaise.

Et, mêmement, à vous parmis de m'aimer, par exemple ; j'y consens encore : si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus ; il n'y aura rian de pardu.

Lisette.

Le plaisant compliment ! Eh ! quel avantage en tirerois-je ?

Me Blaise.

Oh ! dame, je sis bridé ; mais ce n'est pas comme

vous; je ne sçaurois parler pûs clair. Voici venir Angelique; laissez-moi l'y toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, monsieur Blaise, je n'en rabas rien.

## SCENE V.

### ANGELIQUE, LISETTE, BLAISE.

ANGELIQUE, *un bouquet à la main.*

Bon jour, monsieur Blaise. Est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour monsieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai sçû.

ANGELIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu?

LISETTE.

C'est ce que je ne sçai pas; monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

Me BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence : il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGELIQUE.

Me marier, monsieur Blaise! Et à qui donc, s'il vous plaît?

Me BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGELIQUE, *d'un air content et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas!

LISETTE.

Je vous rapporte les propres termes.

ANGELIQUE.

Hé bien, je n'en suis pas inquiéte, on le connoîtra tôt ou tard.

Me BLAISE.

Ce n'est pas moi toujours.

ANGELIQUE.

Oh! je le crois bien; ce seroit là un beau mystere: vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

Me BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou, mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je suis amoureux de vous; vous le sçavez bian.

(*Lisette leve les épaules.*)

ANGELIQUE.

Je l'avois oublié.

Me BLAISE.

Me vela pour vous en aviser de rechef; vous souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angelique?

(*Lisette boude.*)

ANGELIQUE.

Hélas! guéres.

Me BLAISE.

Guéres! C'est toujours queuque chose. Prenez-y garde au moins, car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGELIQUE.

Je ne vous le conseille pas, monsieur Blaise: car il me semble que non.

Me BLAISE.

Ah! bon ça; vela qui se comprend. C'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine; mais n'importe, ne vous gênez pas, je revianrai tantôt pour sçavoir si vous desirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise; ruminez ça à part vous, et faites à votre guise. Bonjour. (*Et à Lisette, à part.*) Que vous êtes avenante!

LISETTE, *en colere.*

Quelle cervelle!

# SCENE VI.

## LISETTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Heureusement je ne crains pas son amour; quand il me demanderoit à ma mere, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui, c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Lisette, monsieur Lucidor parle donc serieusement d'un mari?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGELIQUE.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh! que soupçonnez-vous?

ANGELIQUE.

Oh! je rougirois trop si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui, par hazard, que vous vous

imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses?

ANGELIQUE.

Bon! lui; je ne sçais pas seulement moi-même ce que je veux dire: on rêve, on promene sa pensée, et puis c'est tout. On le verra, ce mari; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGELIQUE.

Eh! va donc; à quoi t'amuses-tu là? Pardi, tu fais bien les commissions qu'on te donne! Il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

## SCENE VII.

### ANGELIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y a-t-il long-tems que vous êtes ici, Angelique?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, il n'y a qu'un moment que je

sçai que vous avez envie de me parler, et je la querellois de ne me l'avoir pas dit plûtôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret? M'en irai-je?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGELIQUE.

Aussi-bien je crois que ma mere aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

## SCENE VIII.

### LUCIDOR, ANGELIQUE.

(*Lucidor la regardant attentivement.*)

ANGELIQUE, *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant s fort?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGELIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez ma-

lade. A propos, je sçai que vous aimez les fleurs, et je pensois à vous aussi en cueillant ce petit bouquet : tenez, Monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre, j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGELIQUE *prend le bouquet.*

Et moi, à cette heure que je l'ai reçû, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGELIQUE.

Ah! cela est si aisé avec de certaines personnes! Mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGELIQUE.

Hélas! le compte en sera bien-tôt fait. Je ne vous en dirai rien de nouveau : ôtez notre amitié, que vous sçavez bien, il n'y a rien dans mon cœur que je sçache; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Comment faire? Vous oublierez donc toujours,

à moins que je ne me taise ; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là ; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGELIQUE.

Y a-t-il tant que cela ? Que le tems passe vîte ! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour. Lequel de tous distinguez-vous parmi eux ? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayiez.

ANGELIQUE.

Je ne sçai pas, Monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue, des jeunes gens qui me font la cour. Est-ce que je les remarque ? est-ce que je les vois ? Ils perdent donc bien leur tems.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angelique.

ANGELIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Etes-vous aussi indifférente pour maître Blaise,

ce jeune fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGELIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaira; mais, en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier, principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rens bien, ma chere Angelique : quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGELIQUE.

Vous ne cherchez pas long-tems, car je reviens bien vîte, et ne sors guéres.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGELIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, j'avoue avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGELIQUE.

Oui, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bien-tôt à votre Paris, que je n'aime guéres. Si j'étois à

votre place, il me viendroit plûtôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux?

ANGELIQUE.

Tous deux, monsieur Lucidor! Eh! mais, contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGELIQUE.

Est-il possible? Ah çà! ne me trompez pas, au moins; tout le cœur me bat. Loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angelique, nous sommes dans la même maison.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas assez, je n'ose encore être bien-aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas là le principal. Après?

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGELIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois sçavoir.

LUCIDOR.

Nos caractéres se ressemblent, il pense comme moi.

ANGELIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai !

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGELIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

ANGELIQUE, *riant.*

Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura; il l'a déja : je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angelique, je vous en assure; je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGELIQUE.

Eh! sans doute, et moi je répons aussi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah! que, de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux!

ANGELIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chere Angelique; il me tarde d'entretenir votre mere et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage; mais, avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de nôce que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage, et en qualité d'ami : ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGELIQUE.

Et moi je les prens parce qu'ils y retourneront avec vous et que nous y serons ensemble; mais il ne falloit point de bijoux, c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angelique; votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGELIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

## SCENE IX.

### ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien ! Mademoiselle, êtes-vous instruite ? A qui vous marie-t-on ?

ANGELIQUE.

A lui, ma chere Lisette, à lui-même, et je l'attens.

LISETTE.

A lui, dites-vous ? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence ? Est-ce qu'il est ici ?

ANGELIQUE.

Et tu as dû le rencontrer : il va trouver ma mere.

LISETTE.

Je n'ai vû que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGELIQUE.

Eh ! si fait ; voilà vingt fois que je te le répete. Si tu sçavois comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : « C'est moi » ; mais cela étoit si clair, si clair, si agréable, si tendre !...

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Mais le voici encore.

# SCENE X.

## LUCIDOR, FRONTAIN, LISETTE, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angelique ; en allant chez votre mere, j'ai trouvé Monsieur qui arrivoit, et j'ai crû qu'il n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener : c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractéres, est en effet un autre moi-même ; il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*Il le lui présente.*) Jettez les yeux dessus : comment le trouvez-vous ?

ANGELIQUE, *d'un air mourant, le repousse.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Êtes-vous contente ?

(*Angelique, sans lui répondre, tire la boëte de bijoux et la lui rend sans le regarder ; elle la met dans sa main, et il s'arrête comme surpris et sans la lui remettre, après quoi il sort.*)

## SCENE XI.

### ANGELIQUE, FRONTAIN, LISETTE.

(*Angelique reste immobile; Lisette tourne autour de Frontain avec surprise, et Frontain paroît embarrassé.*)

FRONTAIN.

Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout-à-fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet, et moi stupéfaite; j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprens rien.

ANGELIQUE, *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit crû?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTAIN.

Si la charmante Angelique daignoit seulement jetter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, et peut-être y reviendroit-elle : on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'experience; essayez-en.

ANGELIQUE, *sans le regarder.*

Je ne sçaurois; ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à Monsieur; je lui demande pardon, je ne me sens pas bien, j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

## SCENE XII.

### FRONTAIN, LISETTE.

FRONTAIN, *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontain, c'est lui-même.

FRONTAIN, *les premiers mots à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. Mamie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (*Elle ne répond pas et le regarde. Il continue.*) Hé bien! répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vû quelque part?

FRONTAIN.

Comment donc! « Ne t'ai-je pas vû quelque part? » Ce village-ci est bien familier.

LISETTE, *à part les premiers mots.*

Est-ce que je me tromperois?... Monsieur, excusez-moi; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une madame Dorman où j'étois?

FRONTAIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de caffé, au second.

FRONTAIN.

Une place Maubert! une madame Dorman! un second! Non, mon enfant, je ne connois point cela, et je prens toujours mon caffé chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot; mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontain, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTAIN.

Frontain! Mais c'est un nom de valet.

LISETTE.

Oui, Monsieur, et il m'a semblé que c'étoit toi... que c'étoit vous, dis-je.

FRONTAIN.

Quoi! toujours des *tu* et des *toi*? Vous me lassez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui ressembles si fort... Eh! Monsieur, pardon. Je retombe toujours; quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire : ce n'est pas vous?

FRONTAIN, *riant.*

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcheroit; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beaucoup, si ce n'étoit le désagrément qu'il y a d'avoir une phisionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait; mais ce n'est pas votre faute. Parlons de votre maîtresse.

LISETTE.

Oh! Monsieur, n'y ayez point de regret : celui pour qui je vous prenois est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit, et d'une très-jolie figure.

FRONTAIN.

J'entens bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite que je n'en reviens point, et tu serois le plus grand maraud... Monsieur, je me brouille encore, la ressemblance m'emporte.

FRONTAIN.

Ce n'est rien, je commence à m'y faire; ce n'est pas à moi à qui vous parlez.

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est à votre copie, et je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper : car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui ; je crois qu'il m'aimoit, et je le regrette.

FRONTAIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine. (*Et à part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier : à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTAIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant : dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations; il vous aimoit, dites-vous, et je ferois comme lui, sans l'extrême distance qui nous separe.

LISETTE.

Hélas! je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTAIN, *à part le premier mot.*

Oh!... Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis; en attendant, vous ne perdrez pas tout, je m'intéresse à vous, et je

vous rendrai service; ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sçais garder un secret. Monsieur, dites-moi si c'est toi.

FRONTAIN, *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté; il est tems que je me retire. (*Et après.*) Ouf! le rude assaut!

## SCENE XIII.

LISETTE, *un moment seule;* Me BLAISE.

LISETTE.

Je m'y suis pris de toutes façons, et ce n'est pas lui sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil: quand ce seroit lui, au reste, Me Blaise est bien un autre parti, si il m'aime.

Me BLAISE.

Hé bien! fillette, à quoi en suis-je avec Angelique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

Me BLAISE, *en riant.*

Hé! mais, tampire, ma grande fille

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tampis que vous dites en riant ?

Me BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner : c'est qu'Angelique ne paroît pas disposée à accepter le mari que monsieur Lucidor lui destine, et qui est ici, et que, si, dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

Me BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous? Eh mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant-mieux si tristes et vos tampis si gaillards, et le tout en m'appellant ma grande fille et mon poulet; il faut, s'il vous plaît, que j'en aye le cœur net. Monsieur Blaise, pour la dernière fois, est-ce que vous m'aimez ?

Me BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

Me BLAISE.

Vela une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angelique en mariage?

Me BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac! Et, si on vous la refuse, en serez-vous fâché?

Me BLAISE, *riant.*

Oui da.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place.

Me BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh! quelle est-elle? Car, si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez...

Me BLAISE, *riant.*

Oui, je suppose.

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

Me BLAISE, *riant.*

Hé! hé! hé!... Lorgnez-moi un peu, que je voye si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

Me BLAISE.

Hé ! hé !... Je le garde. La gentille enfant ! Queu dommage de laisser ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obscurité ! Voilà madame Argante et monsieur Lucidor ; il est apparemment question du mariage d'Angelique avec l'amant qui lui est venu : la mere voudra qu'elle l'épouse, et, si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez. Ainsi, retirez-vous, je vous prie.

Me BLAISE.

Oui, mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore ? Oh ! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

Me BLAISE, *riant et s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller.*

Douze mille francs ! Où va-t-il prendre ce qu'il dit là ? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

# SCENE XIV.

## M^me ARGANTE, LUCIDOR, FRONTAIN, LISETTE.

M^me ARGANTE, *en entrant, à Frontain.*

Eh! Monsieur, ne vous rebutez point : il n'est pas possible qu'Angelique ne se rende, il n'est pas possible. (*A Lisette.*) Lisette, vous étiez présente quand Monsieur a vû ma fille : est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçû? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez : a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, Madame, je ne me suis point apperçûe de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute; mais, pour le peu que Madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

M^me ARGANTE.

Eh! sans doute : elle est si jeune et si innocente!

FRONTAIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'in-

nocence, mais ne l'afflige pas, et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

Mme Argante.

Vous verrez, Monsieur, vous verrez... Allez, Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout à l'heure. Amenez-la ici; partez. (*A Frontain.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, Monsieur : ce ne sera rien.

(*Lisette sort.*)

Frontain.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette avanture-ci; il est fâcheux à un galant homme, à qui tout Paris jette ses filles à la tête et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rens graces à mon ami de me l'avoir retenue; mais il falloit, en m'appellant, me tenir sa main si prête et si disposée que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir. Point d'autre cérémonie.

Lucidor.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

Mme Argante.

Eh! Messieurs, un peu de patience, regardez-la dans cette occasion-ci comme un enfant.

## SCENE XV.

LUCIDOR, FRONTAIN, ANGELIQUE, LISETTE, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE.

Approchez, Mademoiselle, approchez. N'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait Monsieur de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune et la médiocrité de votre état?

FRONTAIN.

Rayons ce mot d'honneur : mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

Mme ARGANTE.

Non, Monsieur, je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGELIQUE.

Ma mere...

Mme ARGANTE.

Vîte donc.

FRONTAIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprens mes bottes et monte à cheval. (*A Angelique.*) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable, vous

n'avez point encore vû ma personne, vous la rebutez sans la connoître; voyez-la pour la juger.

ANGELIQUE.

Monsieur...

Mme ARGANTE.

Monsieur! ma mere! Levez la tête.

FRONTAIN.

Silence, maman, voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, Mademoiselle, il faut que vous soyiez née coeffée.

ANGELIQUE, *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née babillarde.

FRONTAIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, Mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

Mme ARGANTE.

Je dévore ma colere.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié!

FRONTAIN, *à Angelique.*

Courage! encore un effort pour achever.

ANGELIQUE.

Monsieur, je ne vous connois point.

FRONTAIN.

La connoissance est si-tôt faite en mariage, c'est un pays où l'on va si vite...

Mme Argante.

Comment! étourdie, ingrate que vous êtes!

Frontain.

Ah! ah! madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

Mme Argante.

Je sors, je ne pourrois pas me retenir; mais je la déshérite si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, Messieurs. Depuis que monsieur Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'esperer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite...

Frontain.

Tout doux, appuyez legerement sur le dernier.

Mme Argante, *en s'en allant.*

Et, merci de ma vie! qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

## SCENE XVI.

### LUCIDOR, FRONTAIN, ANGELIQUE, LISETTE.

Lisette.

En verité, Mademoiselle, on ne sçauroit vous excuser. Attendez-vous qu'il vous vienne un prince?

FRONTAIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus; je ne connoissois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous sçavez, belle Angelique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage; je n'y ai pensé que par zéle pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, votre zéle est admirable, c'est la plus belle chose du monde : j'ai tort, je suis une étourdie; mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mere n'y est plus et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour, et je commence par vous, Lisette : c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous? Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans que je vous en demande compte, et je ne vous dirai point sotement ni que vous êtes née coeffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans sçavoir ni quoi ni qu'est-ce.

FRONTAIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGELIQUE.

La vôtre est toute prête, Monsieur. Vous êtes honnête homme, n'est-ce pas?

FRONTAIN.

C'est en quoi je brille.

ANGELIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal : cela seroit cruel et barbare.

FRONTAIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain : vos pareilles en ont mille preuves.

ANGELIQUE.

C'est bien fait. Je vous dirai donc, Monsieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous aimer ; le cœur me le dit, on sent cela. Non que vous ne soyiez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime ; je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour un autre. Je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là, j'y vais de tout mon cœur. Ce n'est pas moi qui ai été vous chercher, une fois ; je ne songeois pas à vous, et, si je l'avois pû, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier : « Ne venez pas », que de vous dire : « Allez-vous-en. »

FRONTAIN.

Comme vous me le dites.

ANGELIQUE.

Oh ! sans doute, et le plûtôt sera le mieux. Mais que vous importe ? Vous ne manquerez pas de filles ; quand on est riche, on en a tant qu'on veut, à ce

qu'on dit, au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre : c'est là mon humeur.

FRONTAIN.

Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGELIQUE.

Vous êtes bien honnête : quand il vous plaira, je ne vous retiens point. Il est tard à cette heure, mais il fera beau demain.

FRONTAIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, et je le reçois, sauf vos conseils, qui me régleront là-dessus cependant. Ainsi, belle ingrate, je différe encore mes derniers adieux.

ANGELIQUE.

Quoi! Monsieur, ce n'est pas fait? Pardi, vous avez bon courage! (*Et quand il est parti.*) Votre ami n'a gueres de cœur : il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

## SCENE XVII.

### LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angelique; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! Un homme qui lui faisoit sa fortune!

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables. Si Angelique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGELIQUE.

Eh! Monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGELIQUE, *à part.*

Son amitié! Le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGELIQUE.

Moi, Monsieur, me plaindre? Et qui est-ce qui y songe? où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très-contente de vous; vous en agissez on ne peut pas mieux : comment donc? vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai, vous m'en faites venir de Paris sans que j'en demande : y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée, vîte et vîte, de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sçai où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnoissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sçai à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah! j'en sçai bien la cause, moi. Si je voulois parler...

ANGELIQUE.

Hem! qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Écoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne; un enfant a plus de malice que moi; mais, si vous me fâchez,

vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGELIQUE.

Pourquoi? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aye. Le mari et les bijoux étoient pour aller ensemble, et, en rendant l'un, je rens l'autre. Vous voilà bien embarrassé : gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGELIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, Monsieur, je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je songe à vous marier, et que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystere.

ANGELIQUE.

Eh! mais, cela se peut bien; oui, Monsieur; voilà ce que c'est, j'en ai pour un homme d'ici, et, quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

## SCENE XVIII.

### LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE, Me BLAISE.

Me Blaise.

Je requiers la parmission d'interrompre pour avoir la déclaration de voute darniere volonté. Mademoiselle, retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

Angelique.

Non, laissez-moi.

Me Blaise.

Me retenez-vous, moi?

Angelique.

Non.

Me Blaise.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

Angelique.

L'insupportable homme!

Lisette.

Êtes-vous sourd, maître Blaise? Elle vous dit que non.

Me Blaise, *à Lisette.*

Oui, ma mie. Ah çà, Monsieur, je vous prens à

témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse, que, si alle ne me prend pas, c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jetter l'endosse. (*A Lisette, à part.*) Bon-jour, poulet. (*Et puis à tous.*) Au demeurant, ça ne me surprend point; mademoiselle Angelique en refuse deux, alle en refuseroit trois, alle en refuseroit un boissieau; il n'y en a qu'un qu'alle envie, tout le reste est du fretin pour elle, hormis monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGELIQUE, *outrée.*

Monsieur Lucidor!

Me BLAISE.

Li-même. N'ons-je pas vû que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites là. Angelique pleuroit par amitié pour moi?

ANGELIQUE.

Comment, vous ne croirez pas? Vous ne seriez pas un homme de bien de le croire? M'accuser d'aimer à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur? Eh! mais, je pleure tous les malades que je vois; je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir. Si mon oiseau mouroit devant moi, je pleurerois. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus : car, à vous parler franchement, je l'ai crû de même.

ANGELIQUE.

Quoi! vous aussi, Lisette, vous m'accablez, vous me déchirez? Eh! que vous ai-je fait? Quoi! un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, je l'aimerois, moi qui ne pourrois pas le souffrir s'il m'aimoit, moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc le cœur bien bas, bien miserable! Ah! que l'affront qu'on me fait m'est sensible!

LUCIDOR.

Mais, en vérité, Angelique, vous n'êtes pas raisonnable; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGELIQUE.

Hélas! Monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu que, si je ne me retenois pas, je vous haïrois depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, Monsieur, je vous haïrois; je ne sçais trop même si je ne vous hais pas; je ne voudrois pas jurer que non : car j'avois de l'amitié pour vous, et je n'en ai plus. Est-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous besoin de vous défendre? Dès que vous en aimez un autre, tout n'est-il pas dit?

Me BLAISE.

Un autre galant? Alle seroit, morgué! bian en peine de le montrer.

ANGELIQUE.

En peine? Hé bien, puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

Me BLAISE.

Moi!

LISETTE.

Bon! cela n'est pas vrai.

ANGELIQUE.

Quoi! je ne sçai pas l'inclination que j'ai? Oui, c'est lui; je vous dis que c'est lui.

Me BLAISE.

Ah çà! Mademoiselle, ne badinons point, ça n'a ni rime ni raison. Par votre foi, est-ce ma parsonne qui vous a pris le cœur?

ANGELIQUE.

Oh! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, malhonnête que vous êtes; si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guéres.

Me Blaise.

Eh! mais, jamais voute mere n'y consentira.

Angelique.

Vraiment, je le sçai bien.

Me Blaise.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord; j'ai compté là-dessus, moi; je me sis arrangé autrement.

Angelique.

Hé bien, ce sont vos affaires.

Me Blaise.

On n'a pas un cœur qui va et qui viant comme une girouette; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

Angelique.

Oh! accommodez-vous, benêt.

Me Blaise.

Sans compter que je ne sis pas riche.

Lucidor.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'applanirai tout : puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage. Je vais en porter la parole à madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

Angelique.

Comme on me persécute!

Lucidor.

Adieu, Angelique; j'aurai enfin la satisfaction

de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

ANGELIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

## SCENE XIX.

### Me BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor est un grand marieur de filles! A quoi vous déterminez-vous, maître Blaise?

Me BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum! le vilain procédé!

ANGELIQUE, *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle?

Me BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGELIQUE, *languissante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

Me BLAISE.

Si fait da; ça m'avoit un peu quitté, mais je vous r'aime cherement à cette heure.

ANGELIQUE, *toujours languissante.*

A cause des vingt mille francs?

Me BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGELIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

Me BLAISE.

Pargué! à voute avis?

ANGELIQUE.

Et moi je vous déclare que, si vous les prenez, je ne veux point de vous.

Me BLAISE.

En veci bian d'un autre!

ANGELIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a offensée en particulier en croyant que je l'aimois, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison, j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit là.

Me BLAISE.

Mais acoutez donc le bon sens: si je ne prens pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mere ne voura point de moi.

ANGELIQUE.

Hé bien, si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

Me BLAISE, *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot ?

ANGELIQUE.

Je ne changerai jamais.

Me BLAISE.

Ah ! me vela biau garçon !

## SCENE XX.

LUCIDOR, Me BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mere consent à tout, belle Angelique, j'en ai sa parole, et votre mariage avec maître Blaise est conclu moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

Me BLAISE.

Point du tout, il y a un autre vartigo qui la tiant ; alle a de l'avarsion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez ; alle

ne veut point de moi si je les prens, et je veux du magot avec àlle.

ANGELIQUE, *s'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grace, chere Angelique; laissez-nous, vous autres.

Me BLAISE, *prenant Lisette sous le bras, à M. Lucidor.*

Nout premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

Me BLAISE.

Que le Ciel vous conserve en joie! Je vous fiance donc, fillette.

## SCENE XXI.

### LUCIDOR, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angelique?

ANGELIQUE.

C'est que ma mere sera fâchée; et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mere, ne vous en inquiétez pas, je la calmerai; mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pû vous rendre heureuse?

ANGELIQUE.

Oh! voilà qui est fini; je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eu là-dessus.

ANGELIQUE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'eusse pû croire aussi-bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manieres que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici; je n'ai pourtant pas abusé de cela. Vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois, quand vous m'auriez crû pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée.

(*Angelique ici redouble ses pleurs et sanglote davantage.*)

LUCIDOR *continue.*

Et, pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angelique.

ANGELIQUE.

Je n'en sçais rien ; mais, si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage, je le laisserai plûtôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas ! Angelique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a parue si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer ?

ANGELIQUE.

Vous dites que je vous hais : n'ai-je pas raison ? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte : c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGELIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angelique, et je vous le donne.

ANGELIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restois, si je vous demandois votre main, si nous ne nous quittions de la vie ?.

ANGELIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler, cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGELIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, *se mettant tout-à-fait à genoux.*

Vous me transportez, Angelique!

## SCENE XXII ET DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS, *qui arrivent avec madame Argante.*

Mme ARGANTE.

Hé bien, Monsieur! Mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, Madame, et je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

Mme ARGANTE, *charmée.*

Vraiment, que de reste, Monsieur; c'est bien de l'honneur à nous tous, et il ne manquera rien à la joye où je suis si Monsieur (*montrant Frontain*), qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTAIN.

Je suis de si bonne composition que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*A Lisette.*) Ma reine, puisque vous aimiez tant Frontain et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, je t'entens bien; mais tu l'es trop tard.

Me BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter, il y a douze mille francs qui nous suivent.

Mme ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses.





# NOTES

## DU TOME SECOND

P. 1. *Le Legs* est imprimé sur une édition de Prault père, 1740.

12, 25. Notre texte porte *ne lui dise,* et non *ne le lu dise.* Il arrive quelquefois à Marivaux de supprimer le pronom *le* en cas pareil. Voir plus bas la note de la page 170, ainsi que celle de la page 222 du tome premier.

16, 19. *Qu'un autre* est conforme au texte, mais doit être une faute.

25, 21. *Vû* est conforme au texte.

40, 20. *D'où vient me l'avez-vous laissé ignorer,* forme de phrase assez habituelle à Marivaux. On en trouve une semblable dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard,* acte III, scène VI (page 225 de notre édition).

56, 18. Il semblerait qu'il fallût ici *ce mariage ;* mais on a toujours imprimé *le mariage.*

57, 10. *Instruit,* c'est-à-dire instruit de l'état des choses.

60, 16. *Le faire* serait plus régulier, puisqu'il s'agit du *reste ;* mais le texte donne bien *la,* se rapportant à la somme.

P. 72, l. 20. Au lieu de *congédiez,* que donne le texte que nous suivons, il faudrait *congédiiez,* avec deux *i.*

74, 6. *Ce n'est non plus à moi à qui vous répondez qu'à qui ne vous parla jamais.* Cette phrase étrange, qui semble un défi porté à la langue française, est pourtant conforme au texte.

— 25. Au lieu de *difficile,* notre texte donne *différent,* qui ne présente aucun sens, et qui ne se retrouve, d'ailleurs, dans aucune autre édition.

79. *Les Fausses Confidences,* sans titre particulier, sont la première pièce du tome V de 1758 qui a servi pour notre impression.

100, 11. *D'où vient préférer celui-ci* est bien conforme au texte de Marivaux.

103, 25. *Indépendemment* est imprimé ainsi dans l'édition que nous suivons.

120, 24. *Vai* est ainsi imprimé sans *s.*

170, 2. Il n'y a pas *je le lui recommanderai,* Marivaux supprimant souvent le pronom *le* en cas pareil. Voir, à ce sujet, la note de la page 12 du présent volume, ainsi que celle de la page 222 du tome premier.

181, 16. *Roque,* qui se trouve bien dans le texte de 1758 que nous suivons, est là pour *rogue.* Aussi les éditeurs modernes qui ont transformé *roque* en *rauque* ont-ils fait un contre-sens.

209. *Les Sincères* sont imprimés sur une édition de Prault père, 1739.

226, 11. *Autres choses* est bien au pluriel.

236, 28. *Fait* est conforme à notre texte.

246, 2. *Aimai-je,* ainsi imprimé pour *aimé-je.* Cette façon d'écrire était assez fréquente, surtout au XVII^e^ siècle.

255, 12. Notre texte porte *très fort*, et non *très tort ;* mais nous avons vu là une faute évidente.

P. 262, l. 17. Il faudrait *les plus aimables, les plus touchantes ;* mais nous avons conservé le singulier, que donne notre édition.

263, 14. *Ayiez* est ainsi imprimé, avec l'*i* ajouté devant l'y. Voir les notes des pages 326 et 329.

265, 28. Au lieu de *par oubli,* d'autres éditions donnent *pur oubli,* qui est peut-être préférable.

266, 4. *Quatre-vingt* est imprimé sans *s*.

277. *L'Épreuve* est imprimée sur une édition de Prault père, 1747.

281, 11. C'est bien *le,* et non *te,* qui se trouve dans notre édition.

286, 8. *Varmeille* ainsi imprimé avec une désinence féminine.

287, 23. Conter sa chance, c'est conter ce qui vous arrive, et, par suite, ce qu'on éprouve.

288, 13. *Eu* imprimé sans accord.

291, 19. Le reproche d'aimer plutôt Lucidor que Blaise.

293, 20. *Grand* est bien au masculin.

296, 22. Notre édition donne *étrangers,* et non *étranges.* Ces deux mots, d'ailleurs, ont été longtemps synonymes.

308, 6. Il y a dans notre texte *depuis le premier jour jusqu'au dernier ;* mais ce mot *jour* venant après *premier* ne peut être que le résultat d'une confusion avec le même mot qui se trouve dans la ligne suivante, et il se sera glissé là par suite d'une correction mal exécutée.

318, 3. *A moi à qui* est conforme au texte suivi.

326, 11. *Soyiez,* ainsi imprimé avec l'*i* devant l'y.

329, 14. *Soyiez* avec un *i,* comme ci-dessus.

— 19. *Une fois,* c'est-à-dire : une fois pour toutes.

P. 337, l. 21. Imprimé *A ça*.

343, 10. Imprimé *eu*, sans accord.

344, 8. *Parue* est bien conforme à notre texte.





# TABLE

## DU TOME SECOND


Pages.

Le Legs, comédie en un acte, en prose. . . . . . . 1

Les Fausses Confidences, comédie en trois actes. . . 79

Les Sincères, comédie . . . . . . . . . . . . . . 211

L'Épreuve, comédie . . . . . . . . . . . . . . . 277

Notes. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 347




IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

*NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE*

M DCCC LXXXI